

L'Action Française

REVUE MENSUELLE

\$2.00 par année



SOMMAIRE

L'ACTION FRANÇAISE	MOT D'ORDRE: DIGNITÉ DE VIE.....	193
FULGENCE CHARPENTIER	L'ENNEMI DANS LA PLACE: L'ANGLO- MANIE.....	194
***	MGR ALFRED LANGLOIS.....	210
ABBÉ F. CHARBONNIER	"JULES FAUBERT", PAR UBALD PAQUIN.....	214
R. P. AD. DUGRÉ, S. J.	MGR LAFLÈCHE, L'ORATEUR.....	225
P. P.	LES LIVRES.....	237
HERMAS BASTIEN	PARLONS MIEUX.....	241
JACQUES BRASSIER	LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE.....	246
***	NOTES DIVERSES.....	249
***	PARTIE DOCUMENTAIRE.....	252

LIGUE D'ACTION FRANÇAISE

369, RUE ST-DENIS

TÉLÉPHONE: EST 1369

MONTRÉAL

Canadiens - Français

Soyons fiers de nos institutions

NOS EPARGNES

dans nos banques

NOS PLACEMENTS

dans nos industries

NOS ACHATS

chez nos marchands

NOS ASSURANCES

à la compagnie d'assurance sur la vie

“La Sauvegarde”

Une compagnie prospère offrant des garanties indiscutables, d'une expansion considérable.

Au-delà de seize millions d'assurance en force.



Consultez nos représentants ou adressez-vous directement au bureau principal

Édifice “LA SAUVEGARDE”

Angle Notre-Dame et Saint-Vincent, Montréal.

L'Action française est l'organe de la “Ligue d'Action française”, centre d'action au service de la langue, de la culture et des traditions françaises au Canada.

Les directeurs de la Ligue sont: M. l'abbé Philippe Perrier, président; MM. Anatole Vanier, avocat, secrétaire général, Louis Hurlbise, ingénieur civil, M. l'abbé Lionel Groulx, professeur à l'Université de Montréal, M. l'abbé Lucien Pineault, professeur à l'Université de Montréal, MM. Arthur Laurendeau, professeur, Antonio Perrault, avocat, professeur à l'Université de Montréal, Emile Bruchesi, avocat, Montréal.



Cartes de fêtes françaises

Notre assortiment de cartes françaises, pour Noël et le Jour de l'An, gravées, lithographiées et coloriées à la main, a été augmenté considérablement et vous trouverez chez-nous le plus grand choix de cartes artistiques d'un goût très délicat, de dessins et genres très nouveaux de cartes unies ou de fantaisie rédigées surtout en bon français, chacune soigneusement et joliment finie d'un noeud de ruban, fournie avec enveloppe. (Nous les avons aussi en anglais).

Un centin à quarante centins chacune.

Catalogue illustré envoyé sur demande.

Nous imprimons sur commande spéciale les **CARTES PERSONNELLES** pour Noël et le Jour de l'An avec nom et adresse.

Tous renseignements supplémentaires seront fournis sur demande.

Nous avons tous les **ALMANACHS** Canadiens et Français.

Aussi une très grande variété de **CALENDRIERS** Religieux et de Fantaisie.

Une collection complète et choisie de **LIVRES D'ETRENNES** 7^e édition de luxe.

Catalogues envoyés sur demande.

Attention tout-à-fait spéciale aux commandes par poste.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

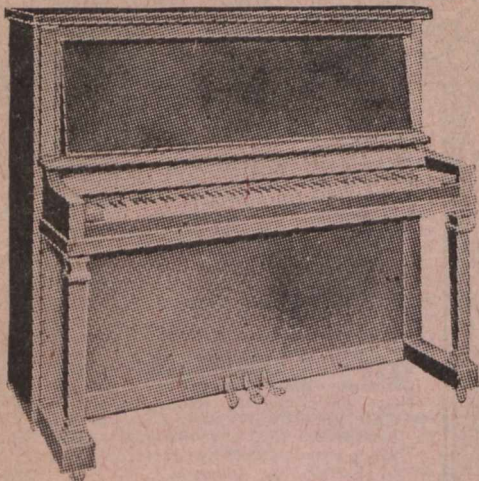
Libraires. Papetiers. Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest. Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

Recommandez-vous de l'**ACTION FRANÇAISE** chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

LE PIANO PRATTE

ARTISTIQUE-DURABLE
LE CHOIX DES ARTISTES



MODÈLE D'ARTISTE

Le piano Pratte est toujours fabriqué par M. Antonio Pratte, qui en est l'inventeur et le fabricant.

Il est le piano officiel des principales maisons d'enseignement.

Il est reconnu comme le meilleur par des artistes de réputation mondiale, tels que : Guilmant, Bourgault-Ducoudray, Plançon, Gigout, Staub, Lachaume, Lamoureux, Albani, Letondal, Laliberté, Victoria Cartier, etc., etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

J. Donat Langelier
LIMITÉE

366-368 Est, rue Ste-Catherine, Montréal

Le plus grand magasin du genre au Canada.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

BIJOUX

Le Bijou, parure uniquement voyante et dénuée de valeur intrinsèque, semble avoir fait son temps. On revient au bijou de prix. L'or, enchâssant des pierres précieuses, reconquiert ses droits. Dès la plus haute antiquité, l'or a été la matière préférée pour la confection des bijoux. Sauf au moyen-âge, où l'on cisela le fer pour en faire des parures appelées "ferrures", l'or a toujours été le principal ornement de la toilette féminine. Du reste, même au temps des "ferrures", l'or était en vogue chez les grands seigneurs pour la joaillerie comme pour l'orfèvrerie. On cite une parure en or et en pierres précieuses, si lourde qu'il fallut aider la mariée qui la portait à se rendre à l'autel, sans quoi elle aurait fléchi sous le fardeau. On cite également la vaisselle d'or du Duc d'Anjou, comprenant des centaines de pièces.

Dans les temps modernes, il est arrivé que la mode ait fait prévaloir le bijou de fantaisie; mais cet engouement n'a pas duré.

Le retour à la joaillerie luxueuse ne nous prend pas au dépourvu. Nous avons maintenu notre assortiment en vu de cette réaction. Nous sommes donc en mesure de répondre à la demande qui, d'ailleurs, n'a pas cessé d'être active chez nous. Les amateurs du solide en fait de bijoux ne se sont pas tous pliés aux caprices de la mode, et nous avons assez vendu de joaillerie pour maintenir nos écriin garnis des productions les plus récentes et les plus artistiques.

Nous insistons sur ce retour au bijou somptueux, afin que les donateurs ne soient pas eux-mêmes pris au dépourvu et que, dans l'élaboration de leur budget des étrennes, ils fassent la part plus large aux bijoux, puisqu'ils ont cessé d'être une parure fantaisiste.

Nous informons ceux qui ne connaissent pas notre maison, que notre service vise à satisfaire, jusqu'à la minutie.

SCOTT & BOUSQUET FRERES,

LIMITÉE

479-est, rue Sainte-Catherine, - - Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Les produits "Joubert" sont de QUALITE

DEMANDEZ-LES

LAIT, CRÈME, BEURRE,
CRÈME à la GLACE

J.-J.-Joubert

Limitee

**Un dessert sans fromage est une belle ...
à qui il manque un oeil !**

Ce dicton de l'illustre gastronome Brillat-Savarin
—est juste à double titre, quand on l'applique aux

Fromages canadiens de la "Montreal Dairy Co."

...ceux-ci—de croûte légère, de pâte savamment
affinée, onctueuse et riche—feront les délices des
connaisseurs.

Votre épicier vous en fournira sur demande

MONTREAL DAIRY COMPANY LIMITED

Tél. Est 3000. No 290, rue Papineau, Montréal.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

LA COLONISATION

UNE GRANDE OEUVRE NATIONALE—UN APPEL
A TOUS LES HOMMES DE BONNE VOLONTE

De tous les problèmes qui, dans notre province, s'imposent à l'attention publique, il en est un dont personne ne contestera l'importance et qui ne peut manquer d'intéresser tous les bons patriotes : c'est le problème de la désertion des campagnes.

La province de Québec n'échappe malheureusement pas à un phénomène qui est aujourd'hui général.

Parmi les diverses solutions qui peuvent être apportées comme remède à ce malaise, il y a la colonisation.

Le département de la Colonisation dépense chaque année des sommes d'argent considérables pour encourager cette oeuvre essentielle. C'est ainsi qu'il construit les chemins, routes et ponts dont les colons ont besoin. C'est ainsi qu'il accorde un subside très généreux pour la construction des écoles et des écoles-chapelles. C'est ainsi qu'il donne aux colons une prime de défrichement de six dollars par acre.

Malgré sa puissance, l'argent n'a pas un pouvoir illimité et, pour que son effort soit fécond, le ministre de la Colonisation a besoin du concours de tous et il fait appel à toutes les bonnes volontés.

Tout le monde ne peut être colon, mais tout le monde peut contribuer au succès de la colonisation, soit en prêchant le retour à la terre, soit en faisant une incessante propagande en faveur de nos terres neuves, soit en encourageant les jeunes gens à devenir colons, en les dirigeant et en les aidant.

Pour obtenir les renseignements dont on peut avoir besoin, sur les différentes régions de colonisation, on est prié de s'adresser à

L'Honorable M. J.-E. PERRAULT,
Québec.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

AUX MESSIEURS DU CLERGE

Bronze - Cuivre - Fer Martelé - Ornemental

Vieux candélabres, chandeliers, encensoirs, etc.
remis à neuf.

NOS CLIENTS SATISFAITS :

La Banque d'Épargne, L'École Polytechnique,
L'Hôtel-Dieu, Les Soeurs Jésus-Marie,
MM. les Sulpiciens, etc., etc.

sont une garantie de la perfection et du bon marché
de notre travail.

Les Ouvrages d'Art en Cuivre Limitée

La seule maison canadienne-française, au Canada

247, rue Sanguinet - Montréal

Est 0143 O. Constantineau, Sec. Rockland 0249

En vente à la LIBRAIRIE DUCHARME

133, rue St-Laurent, Montréal

Des livres qu'on ne trouve plus ailleurs.

P. de la ROCHEMONTEIX; 1.—*Les Jésuites de la
Nouvelle-France au XVIIIème siècle.* 3 vols bro.
1700 pp. franco.....\$7.50

P. de la ROCHEMONTEIX: 2.—*Relations par let-
tres de l'Amérique septentrionale 1709-10* — 1 vol.
franco\$1.25

Henri d'ARLES: *Acadie*, 3 vols brochés, défraîchis,
franco\$6.50

Lionel GROULX: *Nos luttes constitutionnelles*, 5 fas-
cicules, franco.....\$1.25

Catalogues sur demande.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

DIGNITÉ DE VIE

L'enquête sur la police éclaire les bas-fonds de Montréal. Notre métropole, pas plus que les grandes villes, n'en est exempte. On l'a dit, l'agglomération des hommes, comme celle des pommes, engendre la pourriture. Avant que des remèdes d'ordre public ne soient recommandés, rappelons la nécessité d'une re-
novation individuelle.

Nos compatriotes sont-ils nombreux parmi les habitués de ces "dancing halls" ou cafés, de ces cabarets de nuit, et autres maisons louches? Pas un ne devrait s'y rendre. Personne d'entre nous n'a le droit de gaspiller de la sorte sa fortune et son énergie. L'éducation reçue, notre formation religieuse nous commandent une autre tenue.

Quel danger, que ces lieux de bas amusement et de dégradante promiscuité, pour les étudiants de nos universités! Vers eux principalement va notre sollicitude. Qu'ils se gardent de s'engager dans cette route où fatalement sombre la beauté de l'âme et la vitalité du caractère.

Noblesse de vie, voilà leur mot d'ordre. Pour y rester fidèles qu'ils aient la force du renoncement et le culte des sommets. Qui les leur donnera? L'honneur humain? L'on finit par s'accommoder avec lui après le coucher du soleil et derrière les murs des hautes maisons. La morale naturelle, scientifique ou sans sanction? Comme elle paraît courte et insuffisante! Il faut ici la transcendance des règles religieuses. Nulle doctrine ne peut, mieux que le christianisme, rendre l'esprit maître des sophismes de la vingtième année et maintenir le coeur au-dessus des convoitises aux conséquences si funestes.

Que notre dignité de vie publique et privée s'appuie sur notre foi catholique et sur notre fierté de race.

L'Action française.

L'ANGLOMANIE

Pour les impérialistes et les anglo-saxonisants le Canada est un coin de l'Empire qu'il s'agit d'exploiter à son plein rendement. Pour nos compatriotes anglais, le Canada est un pays britannique avant tout. Pour les nôtres le Canada est une patrie, bilingue par accident, à majorité unilingue et anglaise. Alors que l'opinion de nos concitoyens de l'autre langue peut différer sur les questions de détails, ils s'entendent tous pour conclure que les destinées de notre pays commun dépendent de l'humeur de l'Angleterre. Ils sont convaincus, pour la plupart, que la race dominante a le devoir de régner et d'imposer ses manières de penser. Involontairement, par la seule habitude des races anglo-saxonnes, ils croient nous honorer en nous octroyant leur condescendance, et le fait qu'ils détiennent l'argent les rend, au point de vue économique et politique, les maîtres de l'influence.

On comprend les difficultés créées par les contre-courants de ces idées dans les rangs d'une population, abandonnée à ses propres moyens lors de la conquête, et obligée de faire face aux exigences matérielles avant de songer à son organisation nationale. L'élément canadien-français, submergé bientôt par l'immigrant anglais, après un siècle et demi d'une domination de fer, a cependant réussi à poursuivre sa mission, avec l'aide du clergé, ce grand éducateur de nos compatriotes dans le passé, et cet indispensable auxiliaire de l'éducation à l'heure présente. Il a conservé sa langue qui demeure le principal véhicule de la

pensée catholique, au Canada; et la face française, en se multipliant aux quatre coins du pays, avec de solides assises dans la province de Québec, reste fidèle à son rôle d'évangéliste.

Est-ce à dire que nous sommes à l'abri de toute attaque et sûrs de la victoire? Nous ne pouvons le devenir qu'en cherchant à développer les facultés et les talents qui nous sont propres, en consentant le moins de concessions possible à nos compatriotes d'origine étrangère. Mais c'est là le danger quotidien et permanent, puisque nous vivons, les deux millions que nous sommes, aux côtés de 7,000,000 d'Anglais, dont les activités sont incessantes, l'influence prépondérante, à mentalité naturellement dominatrice.

Nous n'aurions qu'à nous laisser aller pour devenir des assimilés et des renégats, deux fois vaincus et définitivement cette fois, puisque le feu sacré qui maintient la race ne serait plus qu'un tas de cendres sur lequel flotterait le drapeau anglais. . . ou américain. Mais nous ne croyons pas que tel soit l'idéal poursuivi jusqu'ici par les nôtres qui ont la fierté de leur nom et de leur origine. Ce ne fut pas, en tout cas, la tâche entreprise par nos pères qui ont défendu nos libertés, sans cesse menacées, et qui nous ont légué l'héritage de leur résistance et l'exemple de leur survivance.

Nous n'aurions qu'à nous laisser aller pour disparaître dans le moule britannique et anglo-saxon, dans le pétrin impérial, si nous écoutions toutes les voix qui nous conseillent le défaitisme, la lâcheté et l'anglicisation. On relève, chez-nous, de multiples traces de cette anglomanie de l'esprit et des moeurs, car tous ne sont pas restés invulnérables à la contagion saxonisante; et,

comme sur tous les champs de bataille, nous rencontrons de nombreux blessés, des morts aussi... plusieurs. Les causes éloignées, nous les avons signalées. C'est que nous sommes une minorité en face d'une majorité. S'il est vrai, comme le prétendait sir John Macdonald, qu'"il n'y a pas au pays de vainqueurs, ni de vaincus", nous avons besoin de surveiller nos positions si nous ne voulons pas appartenir à cette dernière catégorie. Car le combat n'a pas cessé en septembre 1760. Il se continue avec acharnement de la part des assaillants. La victoire qui sera notre survie, ne se produira que si ceux de l'arrière tiennent, pendant que d'autres guerroient aux avant-postes. Ceux de l'arrière, c'est la jeunesse de nos couvents et de nos écoles, c'est l'instituteur, le marchand, l'industriel, c'est le travailleur, comme l'homme de profession, c'est chaque Canadien français qui n'a pas flanché ou passé à l'ennemi.

Malheureusement les preuves de faiblesse abondent chez nous. N'avons-nous pas entendu de nos propres oreilles la femme d'un ministre canadien-français du cabinet fédéral déclarer qu'il est ridicule d'être arriérés à ce point dans les maisons d'éducation du Québec, que l'on place au second rang l'enseignement de l'anglais? Et, cependant, cette femme, élevée dans un couvent québécois, nous parlait un anglais parfait d'expression, sinon d'accent, ce qui n'était pas le moindre charme de sa conversation.

L'engouement d'un certain public pour la langue anglaise dégénère en véritable snobisme, c'est-à-dire que le défaut ne tarde pas à prendre les proportions

d'un vice quand, chose angoissante à constater, plusieurs de nos maisons d'éducation se constituent les propagatrices de cette déformation de notre esprit national, poussées qu'elles sont par l'utilitarisme aveugle des parents ou par simple manie moderniste. Le désir de beaucoup de Canadiens français est bien que leurs enfants sachent l'anglais; mais aucun Canadien français qui a du bon sens, n'est prêt à sacrifier sa langue maternelle à l'autre. Or les programmes scolaires sont trop souvent élaborés de façon à diminuer la part de l'une au profit de l'autre, et de faire des petits Canadiens français des demi ignorants de leur âme, ou des aspirants à l'anglicisation. Cette déviation de l'esprit se manifeste dans quelques institutions laïques ou religieuses, où diverses matières sont enseignées en anglais; elle se manifeste en beaucoup de cours commerciaux où l'on vole des heures aux matières essentielles pour les donner à l'étude de l'idiome secondaire. On pense de cette façon apprendre les deux langues aux élèves, et quand ils terminent leur cours, ils ne savent ni l'une ni l'autre.

Cette éducation mi-anglaise, mi-française, a le tort de donner aux élèves une mentalité de vaincus et de conquis, d'accoutumer l'enfant à des modes de penser, de parler et d'écrire qui ne correspondent pas à l'idéal de notre race. Dire aux écoliers d'apprendre l'anglais, parce que c'est la langue des affaires et du commerce, c'est prédisposer la jeunesse à se laisser convaincre que l'anglais est la seule langue du succès en affaires et que le français doit vivre dans le domaine circonscrit du foyer. Cette méthode ne peut que déformer l'esprit et le coeur, en enseignant un mensonge.

Pour constater la virulence du mal, jetons les yeux sur les méthodes de plusieurs de nos maisons d'éducation commerciale, où l'on n'enseigne qu'en anglais diverses matières : la tenue des livres, l'arithmétique, la correspondance, etc. Est-ce que la langue française n'est pas assez souple pour se prêter à toutes ces sciences ? L'élève que l'on soumet à cette pédagogie, acquiert une conception erronée des ressources de notre parler et nous dit le plus innocemment du monde : "Mais l'anglais a des expressions si claires et si justes pour ces mots techniques qui demandent avant tout de l'exactitude. Je ne conçois pas que l'on puisse parler de mathématiques en français." Pascal et Henri Poincaré en rugiraient. Mais le mal est souvent irréparable. Le métal malléable qu'est une jeune intelligence prend l'empreinte fatale dès les années de collège. Puis l'habitude acquise de se servir de l'anglais pour les chiffres et les affaires se transpose dans la vie du commerçant et du professionnel.

Nous avons entre les mains une lettre qui nous renseigne sur le programme d'un collège classico-commercial de la province de Québec. Durant les deux premières années du cours commercial, dans ce collège, l'anglais a part égale avec le français. "Durant les trois dernières, il prime." Et c'est signé. D'une autre maison, située dans un milieu mixte du Québec, on nous écrit : "Dans la classe d'affaires, les matières anglaises du cours (3 heures par jour, 5 jours par semaine) sont : la comptabilité, le droit commercial, la correspondance commerciale, revue de la grammaire, géographie commerciale, arithmétique, toisé, sténographie, transactions commerciales : banque, bourse, etc." Que pensez-vous d'un tel programme ? Le ré-

sultat pratique de cette éducation c'est d'habituer l'esprit du jeune homme qui vit dans ces institutions, à penser en anglais plutôt qu'en français, à trouver sur ses lèvres le mot anglais plus vite que le mot français, la tournure anglaise plus vite que la phrase française. En un mot, l'élève sait à peu près bien son anglais, et fort imparfaitement son français. Les maisons anglaises qui emploient ces jeunes gens ne peuvent pas même les utiliser pour la traduction française qu'ils gâchent effroyablement.

Cette erreur a sa répercussion immédiate dans le domaine patriotique. Tandis que les journaux indépendants, les revues intelligentes, ainsi que les fonctionnaires avertis, conjurent le public de correspondre en français avec les maisons d'affaires et les services de l'administration fédérale, la correspondance française est exceptionnelle dans les ministères et dans les gérances de compagnies. Des employés civils haut placés nous ont dit que les professionnels de langue française écrivent, dans une proportion de 25 p.c. seulement, leurs lettres dans leur langue quand ils s'adressent à Ottawa. Faut-il s'étonner après cela si nous voyons le français relégué à l'arrière-plan au fédéral, si les fonctionnaires anglais l'ignorent et le maltraitent, si des milliers de pages de documents publics demeurent sans traduction? La veulerie des nôtres fait subir à notre cause un recul malheureux. Des bévues de ce genre occasionnent des mépris flagrants de notre langue, comme à l'exposition de Wembley, par exemple. Les Français eux-mêmes (Cf. *L'Illustration*, mai 1924, Ludovic Naudeau) ont relevé l'absence de notre langue sur les étiquettes et les pancartes, tandis que l'Afrique-sud arborait des affiches hollandaises-

anglaises dans tout son pavillon. Cette habitude de lâcher prise est parfaitement inexcusable. Nous ne pouvons croire que le gouvernement et les manufacturiers de Québec n'auraient pas pu obtenir qu'on les respectât dans un édifice à l'érection duquel ils ont contribué. Mais l'école a déformé le cerveau et l'on ne sait plus voir ces dénis de justice. Tout un cycle de luttes, trois siècles de combat et de nombreuses victoires devraient mériter à notre langue beaucoup mieux que la négligence qu'elle reçoit aujourd'hui. C'est Papineau, le père, qui demandait en pleine Chambre la reconnaissance du français. C'est Louis-Hippolyte Lafontaine qui obtenait cette mesure de justice pour nos compatriotes. Mais ce sont les députés et les ministres de notre langue et formés dans nos écoles qui gâchent maintenant l'oeuvre accomplie en ne parlant presque jamais leur langue aux Communes, et surtout en montrant une indifférence dédaigneuse pour ses droits.

Accusation encore plus grave. Sait-on que, dans certaines écoles de la province de Québec, on va jusqu'à suivre le programme scolaire ontarien, et non pas, nous pouvons l'assurer, d'après les méthodes préconisées par la commission scolaire d'Ottawa? A Chapeau, centre canadien-français de l'île des Allumettes, terre excellemment française, visitée par Champlain au début de la colonie, et qui a vu passer la file héroïque des pionniers et des découvreurs, des missionnaires et des martyrs en route pour les *pays d'en haut*, dans cette terre située en pleine province de Québec, c'est l'anglais qui est la langue d'enseignement dans les écoles. Les manuels dont se servent les petits Canadiens français en classe sont ceux qui ont été publiés

par le ministère de l'Education de la province de l'Ontario. L'inspecteur Maltais a reconnu, dans un rapport publié en 1916, que ces livres servent aux bambins français à préparer leurs examens. La part accordée à notre langue y est congrue et le règlement XVII est appliqué, sur les rives québécoises, dans toute sa fanatique rigueur. On peut s'imaginer quelle déformation morale subissent les pauvres petits par un procédé d'éducation aussi contre-nature. Et nous tenons, de source officielle, que cet abus subsiste encore.

Croit-on qu'en Ontario et ailleurs, de si funestes exemples ne sont pas désastreux? Croit-on que les jeunes âmes écolières sont formées, sont pétries impunément, d'après des méthodes assimilatrices, contraires à nos orientations natives? Quand de tels incidents se produisent dans un centre de culture française, dans la province qui a le devoir de soutenir nos revendications en Amérique, quel n'est pas le formidable argument ainsi fourni aux assimilateurs des autres provinces! Notre cause dans l'Ontario a besoin du secours de la province de Québec. Mais la province-mère conçoit mal la solidarité des groupes français du pays si elle va jusqu'à présenter à ceux qui en ont le plus besoin, l'exemple de la reculade. Ceux qui souffrent sentent trop vivement la nécessité d'être encouragés, pour ne pas ressentir péniblement l'abandon de nos traditions, aux lieux mêmes où l'on est sensé les conserver dans toute leur fortifiante intégrité. Il est indispensable que le Québec se souvienne ailleurs que sur son blason, et qu'il tienne compte de ses obligations envers ceux de ses enfants persécutés et né-

gligés, souvent par sa faute, mais qui jettent quand même vers lui leurs regards et leurs espoirs.

Les communautés religieuses, il faut bien le dire, ne sont pas entièrement innocentes de cette anglicisation de la race qui monte.¹ Des communautés d'hommes ne sont pas exemptes de ce travers, et les supérieures des couvents canadiens-français sont quelquefois des Irlandaises ou des Franco-américaines anglicisées qui appliquent leurs méthodes à leurs maisons. Le mal est si sérieux que son Eminence le cardinal Bégin, dans une lettre circulaire du 21 novembre 1923, se croyait obligé à cet avertissement :

"Il est aussi venu à notre connaissance que certaines communautés canadiennes-françaises, qui ont des maisons dans les milieux mixtes, ne se soucient pas suffisamment d'entretenir chez leurs élèves le culte de la langue et des traditions nationales. S'il en est ainsi, nous blâmons ces communautés ou les têtes qui les dirigent, et nous leur demandons un prompt retour à une meilleure intelligence des besoins et de la vocation de notre race."

* * *

Nul doute que le développement normal de notre individualité nous est difficile, entourés que nous sommes d'éléments étrangers. Mais si, au moins dans toutes les manifestations de l'existence, nous savions réagir contre l'anglomanie. Dans la presse, dans le

¹Nous croyons que notre collaborateur a raison pour quelques cas particuliers. En revanche, nous pouvons l'assurer que les ouvriers du réveil patriotique de ces derniers temps auront trouvé leurs meilleurs, leurs plus enthousiastes auxiliaires dans nos communautés enseignantes d'hommes ou de femmes. C'est là pour nous qu'est le meilleur espoir. (N.D.L.R.)

commerce, dans les rapports sociaux, nous assistons à un débordement scandaleux. Ceux qui croient savoir assez d'anglais pour le parler, l'emploient plus souvent que le français, et l'on assiste à des conversations téléphoniques complètement en anglais entre les Canadiens français. Dans les magasins de nom anglais, dans les hôtels, l'habitude est encore trop répandue de s'adresser au commis dans l'autre langue, alors qu'en parlant français les autorités ne tarderaient pas à nous procurer les services d'une personne de notre nationalité, ce qui ferait d'une pierre deux coups. Qui n'a pas été témoin, dans quelque maison de commerce de l'Ouest de Montréal, de la scène désopilante du client canadien-français se torturant pour trouver des expressions anglaises, à l'adresse de la jeune futée du comptoir, une petite Canadienne qui le laisse se dépitier, pour lui demander ensuite, dans un français correct, si c'est bien tel article que Monsieur désire?

C'est dans un grand restaurant de Québec, la capitale française du Canada, que l'*Action Catholique* a signalé l'absence totale de français sur les menus de la maison. Interrogé, le restaurateur a répondu que les 90 p.c. de sa clientèle appartiennent à notre race, mais que personne n'insiste pour que notre parler soit respecté.

Nos gros quotidiens ont le genre du journal américain, s'ils n'en ont pas toujours les idées, ce qui serait à démontrer. Un journaliste anglais, ex-secrétaire d'un ex-premier ministre, gradué d'Oxford, et bien renseigné sur notre langue, qu'il parle mieux que son ancien patron, disait en examinant un exemplaire d'un journal français fort répandu au Canada: "Ce n'est pas là un journal français. Il se peut qu'il soit

rédigé dans cette langue, mais il n'a ni l'allure, ni la tenue d'un journal de France. C'est une feuille américaine, publiée dans une autre langue, qui peut différer du *Chicago Tribune* ou du *New York American* mais qui leur ressemble comme une soeur."

Visitez la chambrette de l'étudiant, le boudoir de l'employée, le bureau de l'avocat, comme la salle d'attente du médecin. Partout, vous verrez, à part quelques recommandables exceptions, des magazines américains joncher le guéridon. La consommation qu'on en fait est une perte pour nos revues et pour nos livres, inconnus de la majorité de la population. On lésine sur leur prix, on en critique le volume et la qualité. Pour quelques publications la remarque est juste, pour d'autres, point. Mais comment veut-on que notre production littéraire progresse sans l'aide des lecteurs? Le gouvernement de Québec subventionne des littérateurs, depuis quelques années, et le public ne peut qu'applaudir. Mais combien vaudrait mieux, pour ces ouvriers intellectuels, l'attention des masses.

La terminologie du sport, de la bourse, du commerce, se ressent de ces lectures américaines. Des gens d'affaires, parfaitement au courant de leur négoce, ignorent le vocabulaire français de leur profession, de leur art et de leur métier, et lui substituent des vocables étrangers. Nos enseignes sont beaucoup plus souvent rédigées en anglais qu'en français et si quelques industriels ou commerçants intelligents tiennent à manifester leur personnalité, ces signes extérieurs manquent encore trop dans notre pays. Peu d'étrangers sont portés à nous croire vivants, quand ils nous voient payer un tribut si extraordinaire à la prétendue nécessité de l'anglais.

Nous ne reviendrons pas sur le caractère des salles de cinéma. Les scènes y évoquent rarement notre patrie, nos richesses, notre race, notre avenir. La plupart nous servent d'indigestes compilations d'intrigues américaines, à tournure risquée le plus souvent, et qui continuent l'oeuvre anglisatrice. Les titres sont en anglais dans la majorité des théâtres et nul ne proteste s'ils sont traduits au point d'être intelligibles, même dans les grands spectacles de Montréal. Les Canadiens français qu'on y représente sont généralement des porte-faix et des bandits, et toujours des personnages dégénérés, à moitié sauvages et mal-faisants. Les journaux de France nous ont rapporté que les spectateurs ont conspué, à Paris, la représentation des "Deux orphelines", de Griffith, parce qu'on y déformait l'histoire de la Révolution. A-t-on assisté aux mêmes soulèvements lorsque fut représenté, à Montréal, "The Man from Glengarry", du ministre presbytérien Gordon (Ralph Connor) qui attribue au Canadien un rôle de traître?

Vivant dans une société mixte, il est naturel de s'attendre à des tentatives d'alliances matrimoniales entre les deux races. Le carnet mondain de tous les journaux nous avertit que beaucoup cèdent à ce snobisme qui mène nos fils et nos filles vers le monde anglo-saxon. Nous n'avons pas à revenir sur les effets des mariages mixtes qui consommeraient notre fin s'ils allaient se multiplier. C'est un mauvais exemple que s'est approprié l'aristocratie de chez nous, et ce, dès le lendemain de la conquête. Nos vieilles familles françaises ont-elles, sous ce rapport, gardé leur rôle et leur rang de protectrices et de guides? Combien de noms de haute lignée canadienne et qui rappe-

laient les plus beaux souvenirs, se sont effondrés au profit d'un petit Anglais sans passé, mais cossu? Dès le début, des écrivains du pays saisissaient le danger et nous avons vu Philippe Aubert de Gaspé, dans ses "Anciens Canadiens", aborder le problème de la mésalliance. Souvent c'est le pur snobisme, beaucoup plus que l'amour, qui fait déroger à la foi nationale et qui cause des désastres. Même entre Canadiens français et Irlandais, l'équilibre familial est rompu et les enfants deviennent les tristes victimes de ces mélanges de races et de langues.

Nous avons aussi, au milieu de nous, des associations neutres qui poursuivent l'oeuvre de l'adversaire et qui nous inculquent des façons de penser contraires aux traditions de notre race. Les Kiwanis, les Rotary, les Elks, sont les produits des excentricités de nos voisins, et qui ont surtout pour objet de substituer le club à la maison. Encore une manie bien saxonne que nous adoptons sans prendre garde au mal qu'elle veut nous faire.

Les unions ouvrières internationales ont la même propension à semer dans les coeurs des principes en désaccord avec nos idées religieuses et patriotiques. Tandis qu'elles s'élèvent avec aigreur contre l'intervention de la religion dans les questions du travail, dans les relations du capital et de l'ouvrier, et cela même dans le rapport annuel publié par le gouvernement fédéral aux frais de nos compatriotes, elles attaquent le problème de la liberté de l'enseignement et répandent des principes plutôt libertaires sur les droits de grève et sur la valeur des contrats. Les unions internationales comptent au Canada 203,843 adeptes. Sur ce nombre combien des nôtres qui se

pensent dans la bonne voie et sacrifient du temps et des deniers à pousser dans les murs de la cité, le cheval de Troie? Les ouvriers du Québec dorment la conscience en paix lorsqu'ils ont accepté les yeux fermés les ordres de l'étranger, même si ces ordres troublent notre vie économique, sans avantage pour l'ouvrier individuellement ou pour la classe laborieuse en général.

* * *

Nous habitons un monde où l'atmosphère est anglo-saxonne. Faut-il pour cela renoncer à notre avenir? En face de cette situation déprimante aurions-nous raison d'écrire, avec Maurice Barrès: "Les barbares s'imposeront peu à peu à nos âmes à cause des basses nécessités de la vie. J'entrevois les meilleures parties de nos êtres qui s'accommodent tant bien que mal des rêves conçus par l'étranger." ("Un homme libre"). Sommes-nous une race qui sent l'avenir lui manquer? Nous n'avons pas lieu de le croire, parce que, sous le vernis de la mode et de l'utilitarisme, le cœur canadien a gardé son ancienne ardeur et son instinct réfractaire à l'asservissement.

Nous n'avons rien à envier à la race anglaise. Elle peut avoir ses qualités; nous avons les nôtres. Les imiter ne serait pas accroître notre influence, mais augmenter la sienne et multiplier nos occasions de déchoir. Au point de vue commercial il est utile de savoir l'autre langue, et les professeurs en débutant par l'enseignement de la langue maternelle, en procédant du connu à l'inconnu, peuvent obtenir d'excellents résultats. Qu'on n'aille pas, surtout, pousser la simplicité jusqu'à croire que les maisons anglo-cana-

diennes rechercheront nos jeunes gens pour l'anglais qu'ils auront appris. Cent anglophones passeront avant eux. Le patron de l'autre langue ne nous emploiera que pour l'utilité et le capital que nous représentons à ses yeux par notre connaissance du français. Il est bon de connaître l'anglais, mais il est mieux de connaître d'abord sa propre langue, condition pédagogique essentielle pour en étudier une autre. Ce n'est pas en apprenant à être les esclaves de la majorité que nous accroîtrons nos forces de résistance. Ceux qui se sont dit, il y a quelques générations, qu'il fallait donner dans le mouvement majoritaire sont aujourd'hui des anglicisés. Où est le profit pour la race?

A nos éducateurs appartient le devoir d'inculquer dans l'esprit de la jeunesse, le respect et l'amour de notre langue et de notre passé. Il ne s'agit pas de vivre en arriérés, mais il s'agit bien de sauvegarder le présent et de garantir l'avenir en exploitant, au fond de nos coeurs, les énergies qu'y ont déposées nos ancêtres et qui ont maintenu notre race. Si nous voulons demeurer ce qu'ils furent: catholiques et français, Canadiens authentiques, distinctions qui en valent bien d'autres, cessons de prêcher la nécessité de l'anglais au détriment de notre parler. On parle de l'échellage, de l'épuration de notre langue; ne vaudrait-il pas mieux recourir au remède préventif, enseigner solidement le français, au lieu de se compromettre avec un système d'éducation bâtard qui bouleverse dans l'âme de l'enfant la notion des valeurs et lui imprime pour la vie le stigmate du conquis, de l'anglomane, du mauvais patriote?

Jacques Bainville écrit au début de sa magnifique "Histoire de France": "Le peuple français est

plus qu'une race. C'est une nation." Pourtant la France, depuis des siècles, laisse se développer librement les dialectes provinciaux et les talents divers, et c'est probablement une des raisons de sa grandeur et de son génie que ces dissemblances de qualités et de vertus. Nous avons deux types différents de Canadiens au pays. Profitons de la langue du voisin pour nos affaires, pour étudier son caractère et sa littérature, mais ne commettons pas le crime d'abandonner toute une tradition de souplesse et de clarté, de noblesse et d'héroïsme.

Nous avons en nous les forces nécessaires pour vaincre. Notre classe rurale garde heureusement l'intégrité du legs ancestral. Dans les villes la contagion sera limitée si tôt que nos gens auront compris la faillite de la manie de prodiguer leurs faveurs à l'autre race. L'enseignement de l'histoire et l'explication des faits principaux qui illustrent notre vitalité peuvent encore détourner notre population d'adorer plus longtemps les dieux étrangers.

Toutes les classes de notre société ont le rôle et le devoir de ne pas laisser tomber en déchéance un bien qui a coûté tant de luttes à nos ancêtres et qui assure notre survivance au pays: ce bien c'est la langue et l'esprit français, dont nous sommes en Amérique les dépositaires autorisés par trois siècles de résistance. Et l'ennemi sera bientôt délogé de la place si nous quittons le vain snobisme de l'anglomanie pour nous développer suivant nos dispositions et nos atavismes.

Fulgence CHARPENTIER.

MGR ALFRED LANGLOIS.

Le 23 septembre dernier, en l'église Saint-Sauveur de Québec, Mgr Alfred Langlois était sacré évêque de Titopolis, auxiliaire de Son Eminence le cardinal Bégin. Le jour de son élection un humoriste avait dit: "Choix stupide; il n'y a rien à critiquer." Rarement, en effet, choix d'évêque rencontra plus parfaite unanimité. Homme de trop d'esprit, de trop de foi pour désirer l'épiscopat, le nouvel élu était pourtant de ceux qui se désignent eux-mêmes aux grandes tâches.

*
* *

De lui on pourrait dire qu'il fut toujours un peu évêque. Au séminaire de Sainte-Thérèse il se révèle élève brillant; tout le long de son cours d'étude il est "premier de classe" dans cette maison qui, pour être féconde en ces sortes de prodiges, ne laisse pas d'en avoir d'authentiques. Mais le jeune Langlois est avant tout l'élève sérieux et studieux, plus fort à l'étude qu'au jeu, aimant les livres, les causeries qui font penser. D'une maturité précoce, il parle, il écrit déjà bien; il est l'élève que l'on respecte, que sa distinction native rend même un peu distant. Pour tout dire il aura ce privilège d'avoir vécu une belle jeunesse pensive et grave.

Quand, à vingt ans, il entre au Grand Séminaire, il n'a rien à changer ni dans son esprit ni dans ses manières. L'appel de Dieu lui agréé comme le seul qu'il eût pu entendre. Il fait ses études de théologie à Québec. Il y gagne de prendre contact avec la Somme tho-

miste et par les beaux commentaires de Mgr Pâquet. Sous la soutane il reste le jeune homme qu'il fut toujours : passionné d'étude, digne, d'une correction parfaite, presque trop grave si beaucoup de coeur mêlé de beaucoup d'esprit ne tempérait cette gravité.

Devenu prêtre, les ministères qui lui sont confiés, continuent de le former. Il enseigne la philosophie à Lévis, puis la théologie dogmatique au Grand Séminaire de Québec. En 1906 il s'embarque pour Rome, mûrir son esprit dans la solitude et dans le grand air des collines romaines. De Rome il passe à Louvain étudier l'histoire de l'Eglise, observer de près les oeuvres d'un pays catholique. De retour au Canada il reprend son enseignement au Grand Séminaire de Québec, désormais maître de tous ses moyens. Cerveau clair, homme de piété, chacune de ses leçons est une discipline pour l'esprit mais où la spéculation du dogme garde ses attaches vivantes avec la vie morale. Une diction impeccable, un remarquable don d'éloquence n'ajoutent pas peu à la puissance de cet enseignement. Entre temps, il prêche comme il enseigne, avec de la doctrine et ses facultés d'orateur. A l'heure des vacances, trop laborieux pour se reposer, trop apôtre pour cesser de s'occuper des âmes, il donne des missions dans les paroisses. Puis, un jour, il devient curé et fondateur de paroisse dans la ville de Québec. Cette fondation à peine achevée et bien assise, on le ramène au Grand Séminaire pour lui en confier cette fois la direction. L'oeuvre est l'une des plus graves dans l'Eglise, l'une des plus chargées d'avenir. Le petit campagnard de Sainte-Claire de Dorchester, l'ancien professeur-missionnaire, l'ancien curé du Sacré-Coeur de Québec apporte à sa nouvelle tâche un es-

prit averti sur les besoins de son temps. Il sait de quels prêtres le peuple a besoin. Devant cette jeunesse un peu ardente parfois, il n'a pas d'éteignoir dans la main; il sait qu'il est plus facile d'éteindre un idéal que de l'allumer; en chacun de ses séminaristes il s'applique à susciter un apôtre. Et son prestige sur les jeunes clercs est celui d'un maître qui ne communique aux aspirations de ses disciples que pour les dépasser.

Sa préparation était achevée. Il était maître de la doctrine, il avait mis la main aux oeuvres vitales de l'Eglise. La Providence qui l'attendait, a fait de lui ce "grand chargé d'âmes" qu'est l'évêque. Des fidèles et du clergé, c'est aussi le pontife attendu. Que toutes les oeuvres du diocèse, y compris celles de la défense religieuse, aient pu saluer dans le nouveau pontife, un chef et un animateur, c'est un signe qui vaut par lui-même.

Cet homme n'a pourtant jamais rempli que sa fonction de prêtre. Il n'a guère été mêlé à nos luttes publiques; il n'a point écrit; il a beaucoup parlé, mais du haut de la chaire. Qu'importe, s'il a travaillé dans les âmes où s'écrivent les oeuvres profondes et vivantes, et si la crosse épiscopale doit être, dans sa main, non seulement la houlette d'un pasteur mais le bâton de commandement d'un guide et d'un chef! L'on sait qu'il accepte le fardeau plus que l'honneur de l'épiscopat, que volontiers il se donnerait pour programme de vie celui que Mgr Touchet traçait aux quatorze évêques de France consacrés par Pie X: "Le temps de se ménager est passé pour l'évêque. Il n'est pas nécessaire qu'il vive, il est nécessaire qu'il travaille. Il est nécessaire qu'il se donne et qu'on le voie se donner." Et, sans doute, c'est quelque chose pour

les fidèles que l'évêque soit avant tout un homme de Dieu.

A l'heure où notre race a tant besoin de directions lumineuses, où elle garde encore l'habitude de se tourner vers ses évêques comme vers les pères du peuple et les premiers défenseurs de la Cité, c'est une promesse de grand espoir, dirait Louis Veillot, que l'accession de ce prêtre jeune, énergique, plein de doctrine et de dévouement, "au poste de veilleur qui doit être rempli par un vivant."

"ST-FRANÇOIS D'ASSISES DE LA LONGUE-POINTE"

par Olivier Maurault, prêtre de Saint-Sulpice.

Voici en 104 pages exactement, l'histoire de l'une de nos plus vieilles paroisses, en trois chapitres: l'église, la vie religieuse et charitable, l'histoire civile, l'auteur a fait tenir beaucoup de substance. Une fois de plus, devant la recension des oeuvres qui sont nées sur ce coin de terre de l'île de Montréal, l'on sera frappé de l'extraordinaire fécondité du foyer de vie que fut chez nous la paroisse canadienne. Cette élégante brochure est abondamment et bellement illustrée. L'on y trouvera, par exemple, la photographie de vieilles maisons qui ont l'âge vénérable de 202 ans, de 250 ans. La couverture même de l'histoire porte une fort belle vue de la Longue-Pointe en 1837. M. l'abbé Maurault connaît assez son histoire générale du Canada pour en faire un cadre à toutes ses monographies. Sa dernière est comme toujours, une intelligente contribution à la grande histoire. C'est un "abrégé histoire", mais qui est bien plus qu'une promesse.

LA SEMAINE CANADIENNE DE

L'ANNEE SAINTE A ROME

L'"Agence de voyages Jules Hone", organise un pèlerinage canadien à Rome, à l'occasion du prochain jubilé. Le comité des Archevêques et Evêques de la province de Québec lui a même confié l'organisation de ce pèlerinage. Nous ne pouvons que recommander cette excellente initiative. Les futurs pèlerins pourront obtenir tous les renseignements voulus en s'adressant au siège social de l'Agence Hone, 95 rue Saint-Jacques, Montréal.

"JULES FAUBERT"

Roman, par Ubald PAQUIN.

Il y a des artistes qui se moquent de l'art et des arts. Tel est probablement le cas d'Ubald Paquin dans le roman qu'il a fait paraître en 1923, sous le titre de *Jules Faubert*. Portraits, tableaux, récits, idées, tout y dénote un talent plantureux et des aspirations généreuses; mais le dessin est fruste, les couleurs maladroitement appliquées, encore que l'ensemble produise une singulière impression de puissance, dans sa forme telle quelle

"C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule." Ubald Paquin ne s'offensera pas, sans doute, si cet article de critique vient l'avertir qu'il n'est pas encore maître ouvrier dans les ouvrages de l'esprit; il y a en lui trop de ressources pour qu'il ne les exploite pas avec plus de méthode à l'avenir. Il se rendra facilement compte de son inexpérience, après qu'on lui aura montré les redressements indispensables à son oeuvre, tant pour la trame du récit que pour la correction de la langue.

*
* *

Deux personnages se détachent sur ce fond essentiellement canadien, avec un relief saisissant: c'est d'abord Jules Faubert, épris de la grandeur de sa race; il veut que le rejeton français implanté au Canada ne le cède en rien au peuple rival; la supériorité morale serait vaine, du moins il le croit, si elle n'était étayée sur la suprématie économique; il faut que les

Latins fournissent aux Anglo-Saxons la preuve indiscutable de leurs aptitudes industrielles et commerciales; on entrevoit déjà la grandeur d'un pareil sujet: il est d'une portée immense, d'une passionnante actualité.

Mais Jules Faubert n'est pas seulement épris d'une si noble cause: s'il veut être quelqu'un, s'il rêve de jouer nu rôle social de tout premier ordre, c'est que l'amour d'une femme s'est emparé de lui et le stimule à son insu; c'est le ressort intime qui le pousse irrésistiblement à faire grand et beau. Pauline Dubois a semblé d'abord se séparer de lui: piqué dans son orgueil, qui est incommensurable, l'homme a cru se ressaisir et s'affranchir à jamais de tout besoin de tendresse. Il se lance dans les affaires avec une impétuosité fougueuse, il se grise d'activité physique et intellectuelle. Maître de son coeur comme il se le figure, se reprochant jusqu'au moindre retour vers le passé, comme une faiblesse impardonnable, il entend devenir le "roi du papier" au Canada et faire tourner son insatiable ambition à la grandeur de sa Province de Québec.

Malheur à qui lui résiste! James Coulter, avec sa perfidie britannique, a tenté de ruiner l'oeuvre de Faubert par une grève désastreuse, organisée dans les chantiers canadiens-français; il a soldé un meneur rapace, vraie brute populaire à l'éloquence grossière et irrésistible, Luc David. La grève tourne au tragique: les revendications ouvrières, exorbitantes, devront recevoir satisfaction, sinon les points les plus importants et les plus sensibles de l'organisme savant qui environne les usines sauteront à la dynamite.

Le patron arrive en hâte de Montréal et là se déroule une des scènes capitales du livre, celle qui étreint les poitrines haletantes des témoins: Luc David, le mal nommé, véritable Goliath provocateur, géant plus imposant encore par la taille que par le verbe, ouvrier conscient de ses moyens et de son influence, s'est avancé, d'un air insolent, à la rencontre de Faubert. La foule ouvrière est là, houleuse, attendant l'issue de ces pourparlers d'où résultera la ruine d'une entreprise, quelle qu'en soit l'issue: si le chef capitule, il court à la ruine financière; s'il résiste, la poudre va parler. Mais le "roi du papier" n'est pas homme à se laisser emprisonner dans ce dilemme; il connaît trop l'âme des foules pour n'avoir pas percé à jour la fragilité de leurs idoles; à l'ultimatum qu'on lui pose, il répond par un refus catégorique et enjoint à ses ouvriers de retourner à leur poste. Des cris s'élèvent, cris de haine et de mort; un duel imprévu, va s'engager. Si Luc David est un colosse, Jules Faubert est un sportif aux muscles d'acier; voilà les deux hommes aux prises: après quelques alternatives de victoires et de défaites pour les deux champions, la force servie par le sang-froid et l'intelligence a raison de la violence aveugle; le monstre aux instincts sanguinaires s'écroule définitivement dans la poussière rougie de son sang, et c'est déjà la débandade parmi ses troupes. L'autorité a vaincu l'anarchie. Derrière le rideau de cette scène palpitante, on sent que le vaincu du jour est James Coulter.

Et pourtant, ce n'est pas tout que d'avoir le dessus sur un forcené, après avoir bravé la colère du peuple. Celui qui s'est dressé de toute sa taille contre la foule en délire ne saura pas résister aux savantes

manoeuvres de la femme qui le poursuit encore, de cette femme qui anime jusqu'à ses moindres gestes, sans qu'il ose en convenir.

Devenu maître incontesté de la situation dans le domaine du papier, Jules Faubert se prend à douter de son bonheur ; il rencontre à nouveau l'objet de ses premières amours, se laisse approcher, entamer, et, en définitive, confesse sa passion, après quelques faux-fuyants où la tête a plus de part que le coeur. Mais, par un revirement bien féminin, Pauline Dubois a éprouvé un dernier accès de coquetterie : trop longtemps délaissée, elle a laissé échapper un "non" tout sec, lorsque Jules Faubert est venu, sans préambule, lui demander sa main.

Singulière susceptibilités de l'amour arrivé à ce paroxysme ! Ces deux âmes trop fières risquent une dernière fois d'être séparées, peut-être pour toujours. Pendant que Pauline n'ose pas revenir sur son refus, le "roi du papier", dans son désespoir, perd tout le sens de la mesure qu'il avait montré dans les affaires ; par ses procédés violents, il compromet toutes les nouvelles transactions. James Coulter, l'Anglais qui n'est jamais abattu, toujours à l'affût des moindres faiblesses, se redresse peu-à-peu et va profiter de la banqueroute qui est proche, lorsque Pauline sent le danger qui menace son héros et vient remettre tout en place dans cet être bouleversé. Le cri final qui sort de la poitrine de cet homme généreux, quoique impulsif, est un cri de triomphe qui rappelle les exclamations du premier des grands héros cornéliens, après avoir retrouvé son amour :

"Paissez, Navarois, Maures et Castillans!...."

“Ah! qu'on vienne maintenant! s'écrie à son tour Jules Faubert. Puisque j'ai ton amour, j'aurai le reste. A nous deux, nous allons reconquérir le monde!”

* * *

Ainsi réduit à ses éléments essentiels, ce roman social et psychologique est d'une contexture à peu près irréprochable. Ubald Paquin a parfaitement compris et mis à nu les dessous d'un sentiment qui ne veut pas s'avouer et qui se fortifie dans l'ombre; comme au grand Corneille, “l'amour lui a paru trop chargé de faiblesse pour être la dominante” d'un drame, que ce drame soit destiné à la scène ou au silence de la lecture; mais il n'en a pas moins saisi toute la force conquérante et progressive; il a su le faire éclater à l'heure voulue, ménageant l'intérêt du récit, tenant le lecteur en suspens jusqu'aux dernières lignes.

Certaines scènes, surtout celle de la grève, sont d'une puissance qui fait penser aux romans de Barbey d'Aurevilly, ce talent étrange sorti de Normandie comme les Canadiens. Ubald Paquin a de l'imagination, une imagination presque déréglée qui ne nuit pas au don d'observation, mais à l'ordonnance de l'intrigue.

Autour de l'action principale, en effet, on rencontre des péripéties qui sont en quelque sorte des excroissances parasites, étrangères au corps du sujet: il fallait qu'un Henri Roberge fût là pour attirer les regards de Pauline, pour s'en faire aimer un instant et pour l'aimer à son tour jusqu'à la folie, afin d'exciter la jalousie de Jules Faubert, de le rendre stoïque dans sa fierté, et provisoirement hostile aux femmes. Mais c'est une manière de roman accessoire qui se développe

dans le roman principal, et cela ne laisse pas que de dérouter le lecteur jusque vers le milieu du livre, où cette aventure prend fin par un mariage heureux de Henri Roberge, avec une autre femme qui était vraiment à sa mesure. Peut-être eût-il mieux valu reléguer cette action au second plan jusqu'au dénouement général, lequel doit nous renseigner, comme chacun sait, sur le sort des divers personnages.

Il en faut dire autant des autres comparses qui évoluent autour des deux protagonistes : l'auteur s'y attarde, leur consacre des portraits détaillés et des peintures qui nuisent à l'effet de l'ensemble ; on perd le fil conducteur dans ce dédale de récits et de descriptions, d'autant plus que chaque chapitre s'ouvre en coup de théâtre, en introduction subite de quelque nouveau personnage qui devrait être connu dès l'origine du roman. Ces imbroglios laissent l'impression d'une action relâchée, dont les éléments mal ajustés semblent vouloir se suffire, au lieu d'entrer dans le mouvement général du drame.

Nous sera-t-il permis d'exprimer, au surplus, un regret qui porte sur un point grave, quand il s'agit d'un auteur canadien-français ? Sans doute, un roman n'est pas, par définition, une oeuvre religieuse, mais humaine ; chaque écrivain suit l'inspiration du moment, soit profane, soit chrétienne. Néanmoins, il est difficile d'admettre que les problèmes sociaux et ethnologiques posés dans cette oeuvre, non plus que les cas de conscience individuels, qui y sont profondément analysés, soient en marge de toute croyance : ce *libéralisme* outré, cette neutralité en honneur chez nombre d'auteurs modernes n'est guère de mise dans la Nouvelle-France ; l'âme du héros principal aurait ac-

quis plus de souplesse et se serait libérée d'une pénible raideur, sans rien perdre de son énergie, si elle avait senti vibrer la corde mystique que plusieurs romanciers, et non des moindres, ont touchée avec succès à l'adresse du public de l'Ancienne France. Il serait superflu d'insister sur cette lacune; on peut en trouver l'explication dans le fait que Jules Faubert a manqué d'éducation maternelle, ce qui est dit trop tard au cours du récit; mais ce n'est pas là une justification.

* * *

La langue d'Ubalde Paquin est riche en termes pittoresques et imagés; il a mis dans la bouche du "rude populaire" les vocables qu'on entend tous les jours dans le monde des "travailleurs". La plupart des auteurs canadiens ont cette originalité d'une race jeune et enthousiaste dont le parler abonde en intéressantes trouvailles. C'est un vrai régal, pour un Français de la métropole, que de rencontrer des expressions toutes neuves, forgées de l'autre côté de l'Océan où survit notre langue; car les écrivains de la Nouvelle-France ne se contentent pas de rajeunir les plus savoureux archaïsmes des siècles passés; ils sont créateurs à leur manière, ils manient le lexique et la syntaxe avec une originalité qui mérite l'admiration des meilleurs stylistes.

Mais cette forme bien personnelle ne va pas sans incorrections qu'il convient de signaler au passage, sans y mettre le moindre ironie ni la plus légère malveillance.

Les narrations du roman souffrent d'une certaine monotonie par suite de l'abus de l'indicatif présent;

souvent, par contre, la transition des temps est mal ménagée et produit des heurts qui finissent par être pénibles; en voici quelques exemples, pris au hasard:

Page 33: "Ils sont, à des titres divers, les représentants d'une jeunesse affamée d'action, de succès et aussi de gloire, et dont la vie prenait une orientation autre que celle de leurs devanciers."

Page 49: "Elle a rencontré beaucoup de jeunes gens. Elle les a comparés. C'étaient des pantins qui l'ennuyaient. Et le désir qu'elle avait demeura le même, chargé de passion sentimentale."

Page 15: "La gaiété qu'elle commence à ne plus connaître est revenue."

Page 65: "Un député, ami de Beaudry, s'est engagé à leur faire octroyer une charte par la législature. Quand tout fut discuté, le financier explique à chacun ce qu'il attend d'eux dans l'avenir."

Les expressions fautives, les impropriétés de termes, les confusions de mots voisins par la consonance et éloignés par la signification se rencontrent presque à chaque alinéa:

Page 32: "...ceux avec qui il *transigeait*..." *Transiger* et faire des *transactions commerciales* n'ont pas du tout le même sens.

Page 45: "...*découpés en athlètes*". On dit "*tailleur en athlète*—un athlète *bien découplé*."

Page 53: "...sa fortune lui permettra des dons *onéreux*." Ce dernier mot constitue un contre-sens: l'auteur veut dire: *généreux*.

Page 69: "L'idée est bonne. Tu peux compter sur moi en autant que *je suis concerné*." Il fallait dire: "*dans la mesure où l'affaire me concerne* — où l'affaire est de mon ressort, de ma compétence."

Page 79: "Il fut insolent, *demandant à ce qu'on ne le dérange plus.*" Il était facile de corriger ces solécismes: "Il fut insolent, *exigeant de ne plus être dérangé.*"

Page 125: "Enfin, *l'incapacité de rencontrer* des obligations pressantes force l'ancien ministre à se débarrasser de ses stocks." Deux mots à remplacer: "Enfin, *l'impossibilité de faire face* à des obligations... etc."

Il y aurait lieu d'insister sur les trop nombreux anglicismes qui sont un danger réel pour la conservation de la langue française au Canada:

Bâtisse pour *bâtiment* ou *édifice*. — *Voies d'évitement* pour *voies de garage*. — *Balance* pour *état des comptes* ou *emploi du temps*. — *Comment te plais-tu dans ce pays....* pour *Comment te trouves-tu....*, ou plus simplement, *Te plais-tu dans ce pays?* — *Je suis à faire ce travail* pour *je suis occupé à faire ce travail*. — *D'être débarassé de ses tracas lui fait trouver la vie bonne*. Ces infinitifs sujets devraient être beaucoup moins fréquents, et, en tous cas, être traduits sous cette forme: *D'être débarrassé de ses tracas, cela lui fait trouver la vie bonne.*

En dehors de ces infractions matérielles aux lois de la langue, il est facile de découvrir des fautes contre le goût, des trivialités qui ne seraient pas condamnables dans une réunion populaire, mais que l'auteur prend à son compte, comme dans les passages ci-après:

Page 9: "Lui, toujours impassible, avec un ton d'indolence qui confine au *j'm'enfoutisme....*"

Page 148: "Fervé, le financier se promène dans son cabinet de travail, grillant cigares par dessus cigares. (Il faudrait dire: cigares sur cigares.) Ses yeux,

fatigués par la nicotine, sont comme remplis de cendre; la langue et le palais brûlés lui donnent la sensation d'avoir la *gueule* emportée."

Ces termes soldatesques sont absolument déplacés en des pages qui mettent sous nos yeux un jeune homme du meilleur monde, se piquant de politesse et de distinction; c'est au-dessous du ton général qu'on trouve dans le récit.

Pour en finir avec ces critiques, relevons encore quelques passages où le style oratoire se substitue au style narratif, ce qui sonne faux dans un roman: telle cette tirade de la page 151:

"Et Faubert qui vient de remporter la grande victoire de sa vie, et Faubert qu'on a fêté tout à l'heure, et Faubert, l'homme puissant, maintenant qu'il a réalisé son rêve, se rend compte pleinement qu'il n'est pas satisfait de la vie."

Tout lecteur expérimenté se rendra compte, enfin, des métaphores poussées trop loin et tournant à l'allégorie, comme à la page 146 où la *chance* devient un personnage féminin à qui Faubert fait une cour assidue, ou comme à la page suivante qui nous montre le chemin de la gloire sous la forme d'une "avenue droite et bien pavée."

Toutes ces faiblesses s'accompagnent d'*errata* sans nombre dont une feuille volante liminaire nous avertit très incomplètement. Corriger les épreuves et supprimer les coquilles fait partie du métier de l'écrivain, et, s'il n'est pas assez sûr de l'acuité de son regard, il doit faire appel à quelque ami charitable, avant de donner à l'imprimeur le *Bon à tirer*.

Ubald Paquin aurait découvert sans peine non seulement un correcteur des bonnes feuilles de son livre au point de vue orthographique, mais encore un styliste de talent qui aurait révisé chacune des pages où il ne s'est fié qu'à lui-même; ces sages conseillers ne manquent pas au Canada. Le roman en valait la peine, puisqu'il symbolise les luttes de la génération présente; une oeuvre aussi significative ne comporte aucune médiocrité. Il ne fallait pas une simple ébauche pour marquer le "tournant historique" où le peuple canadien est parvenu, et où se décident ses destinées de demain. Beaucoup d'esprits pénétrants pensent, en effet, que la primauté matérielle est le postulat indispensable de toutes les autres, même pour les nations catholiques; la course vers l'idéal religieux doit entraîner comme conséquence plus de prospérité dans l'ordre temporel; cela fait partie de la centuple récompense promise par Dieu aux gens de bien, dès la vie présente.

Ubald Paquin n'était pas inférieur à son sujet: il a de la facilité, trop de facilité, pour traduire ses pensées et ses émotions; il a vécu en esprit la vie de ses personnages, sans en avoir marqué les rapports réciproques. Si l'apparition de son livre semble prématurée, il n'aura qu'à tenir compte des avis que le présent article ne lui a pas ménagés, pour mettre au point les ouvrages promis au verso de la première page du roman.

Jules Faubert est déjà un noble essai; les créations à venir établiront sans conteste la réputation du jeune écrivain; il n'a qu'à le vouloir.

Abbé F. CHARBONNIER.

Mgr LAFLECHE

III

L'ORATEUR¹

On nous en voudrait sans doute si nous terminions cette étude sur Mgr Laflèche sans considérer en lui l'orateur. C'est probablement à ce titre, en effet, qu'il est surtout resté vivant dans la mémoire des anciens.

Déjà on aura pu voir, par les citations qui précèdent, quelle chaleur communicative animait ses discours et ses écrits. On aura pu constater également que son style ne manquait ni d'ampleur, ni de cadence, ni de fermeté, qu'il se soulevait facilement sous le souffle oratoire et qu'il trouvait tout naturellement le balancement de la période. Il est difficile aujourd'hui de nous faire une idée exacte de l'éloquence du grand évêque : il ne nous reste de lui que quelques discours, généralement reconstitués de mémoire par des auditeurs, ou à l'aide de notes prises, à la hâte ; c'est loin de ce qu'était le discours parlé. Cela suffira pourtant pour nous faire saisir quelques-unes des particularités qui rendaient cette parole si originale et si captivante.

D'abord, Mgr Laflèche n'avait rien du rhéteur de profession. Son discours, mûri dans sa pensée mais rarement écrit, recevait toute sa force de l'inspiration du moment. Même dans les circonstances solennelles, devant les zouaves pontificaux, au sacre de Mgr Racine, au jubilé sacerdotal de Mgr Cazeau, à Québec, dans les nombreuses célébrations de la Saint-Jean-

¹ Voir l'*Action française*, Nos. d'août et de septembre.

Baptiste où on lui demanda de parler, au premier congrès de Québec, en 1880, même dans ces circonstances solennelles, dis-je, il se préoccupe assez peu de l'ordonnance géométrique de son discours. Il ignore l'usage des procédés, le calcul des effets à produire. Son style est imagé, mais, comme diraient les rhéteurs, s'il trouve naturellement la figure de pensée, il ne recherche pas la figure de mots, l'antithèse, la juxtaposition, tous ces artifices qui donnent à l'expression un singulier relief. Pas de divisions annoncées d'avance, selon le mode classique. Il a telle, telle et telle chose à dire, il les dit à la suite et il se tait. Pas d'effort artificiel pour gonfler ses péroraisons; seul le mouvement du discours donne à ces dernières paroles une chaleur, une force plus grandes qu'à celles du début.

Ce qui frappe dans les discours de Mgr Laflèche, c'est la surabondance de la matière. Il a toujours beaucoup à dire, parfois trop. Limité par le temps et la fatigue des auditeurs, il est forcé d'abréger à regret des démonstrations qui exigeraient de longs développements. Il ne semble d'abord songer qu'à instruire et à prouver, et voici que sa logique et sa conviction personnelle se communiquent à l'auditeur dès le début et enflamment l'orateur. Nous avons alors une effervescence de pensées, de souvenirs historiques, de citations scripturaires, de larges comparaisons empruntées à l'histoire naturelle, et Monseigneur parle, parle. Ce qui devait être une simple allocution à son clergé, à ses séminaristes, à des fillettes de couvent, devient un lumineux exposé de principes, une éloquente profession de foi, un véritable cours de religion ou de civisme.

On a souvent appelé Mgr Laflèche le Chrysostôme canadien. Ceux qui ont entendu l'évêque des Trois-Rivières et qui ont un peu lu les oeuvres du patriarche de Constantinople trouveront le rapprochement assez naturel. Même genre préféré, l'homélie; même bonhomie en face de l'auditoire, même chaleur progressive, même aisance dans l'allure. La langue de saint Jean Chrysostome était probablement plus correcte et plus harmonieuse que celle de Mgr Laflèche, je ne sais pas si elle était plus colorée et plus vivante.

L'homélie de Mgr Laflèche, celle qu'il faisait le dimanche dans sa cathédrale, était un entretien, presque une conversation avec ses auditeurs. La communication intime avec ceux qui l'écoutaient constituait bien, en effet, l'un des traits les plus frappants de son éloquence. Quel que fût son auditoire, il parlait sa langue et s'en faisait comprendre du premier au dernier mot. Il avait une façon de traduire l'Écriture-Sainte, de la mêler à ses discours, même profanes, d'introduire une comparaison, qui saisissait vivement l'attention. Parlant un jour devant une société d'agriculteurs il prend pour texte les paroles du Christ rapportées par saint Jean (XV, I): *Ego sum vitis vera et Pater meus agricola est*; et il traduit ainsi: "je suis une véritable vigne et mon Père est un cultivateur." Ceux qui l'ont entendu dramatiser la chute de nos premiers parents, tirer des leçons de chaque circonstance, n'en ont jamais perdu le souvenir. En 1885, il commenta longuement, en quinze conférences, l'encyclique *Humanum genus*. Dans la cinquième conférence, sur la Providence, voici comment il utilisait le livre de Job:

“Il y a un livre de la Sainte Bible écrit tout exprès pour montrer l'action de la Providence sur les événements de la vie; ce livre, tout plein de consolations pour les âmes éprouvées, c'est l'histoire du saint homme Job. Il m'a été d'une grande utilité lorsque je prêchais dans les missions sauvages. Ces pauvres infidèles n'avaient pas une idée bien exacte de la Providence et ils comprenaient difficilement que Dieu pût affliger les justes. Ils croyaient à l'existence de deux esprits supérieurs, l'Esprit bon et l'Esprit mauvais. Pour désabuser ces sauvages et les éloigner du culte impie qu'ils rendaient au démon, je leur expliquai le livre de Job et je réussis à leur faire saisir et accepter notre dogme catholique de la Providence. Mes frères, je vais vous analyser le livre de Job ; ce sera un peu long, mais nous trouverons dans ces pages un exposé de la doctrine catholique. Job était de la terre de Hus, en Idu-mée, sur les frontières de l'Arabie, et il comptait parmi les grands de son pays. Il avait sept fils et trois filles qui faisaient son bonheur et qu'il formait au service du vrai Dieu. Il possédait 7,000 moutons, 3,000 chameaux, 500 paires de boeufs et 5,000 ânesses; car les troupeaux faisaient la richesse de ces Orientaux. Or, un certain jour, les enfants de Dieu s'étaient réunis devant leur Maître et lui rendaient compte de leur ministère.— Ces enfants de Dieu, ce sont les Anges, et leur Maître n'est autre que le Très-Haut lui-même. Mais n'est-ce pas un spectacle sublime que de voir ainsi notre Dieu entouré de ses anges fidèles, qui lui rendent compte de la manière dont ils ont exécuté ses ordres?... Les anges étaient donc réunis en présence de Dieu et rendaient compte de leur ministère ; et il arriva que Satan se trouvait aussi parmi eux. “D'où viens-tu, Satan, lui dit le Seigneur? — J'ai “fait le tour de la terre, répondit-il, et je l'ai parcourue tout entière.” — Ainsi, nous le voyons, des anges sont préposés au gouvernement de l'univers et ils font que tout dans la nature marche dans un ordre parfait ; mais les démons viennent aussi au milieu de nous, ils parcourent tous les points de la terre, ils cherchent à troubler l'ordre et à enlever des âmes à Dieu.”²

Telle est la manière. L'Écriture-Sainte fournit l'occasion d'instruire, d'avertir, d'exhorter. Aux fêtes jubilaires de 1892, répondant à une adresse, Mgr Laflèche développe le texte de saint Paul: *Ego plantavi,*

² Conférences sur l'Encyclique *Humanum Genus*, Trois-Rivières, 1885, chez P.-V. Ayotte. Ces conférences, publiées par l'abbé N. Caron, sur des notes prises durant le sermon, furent intercalées parmi les *Oeuvres oratoires*.

Apollo rigavit, Deus incrementum dedit; "j'ai planté, Apollon a arrosé, Dieu a fait pousser."

"Aux Trois-Rivières, dit l'orateur, c'est Mgr Cooke qui a planté; mais, avec ses faibles ressources, il a dû laisser toutes ces plantes dans une grande débilité, car elles n'avaient pas eu le temps de jeter de profondes racines dans le sol. Il a dû ainsi léguer à son successeur le soin de les arroser. C'est la tâche qui m'a été forcement imposée à mon arrivée à l'administration. J'ai donc pris l'arrosoir en mains. Mais il me fallait de l'eau dans cet arrosoir. Je suis heureux d'avoir à rendre ici un témoignage bien honorable au clergé et aux fidèles de ce diocèse: c'est qu'en général j'ai toujours trouvé dans leur bonne volonté et leur esprit de charité les sources et les fontaines nécessaires pour entretenir l'eau dans mon arrosoir, même dans les temps des plus grandes sécheresses, en sorte qu'il m'a été possible, jusqu'à présent, d'entretenir dans le sol l'humidité convenable au développement progressif de ces plantes. Mais, en même temps, la rosée du matin et la pluie du soir sont toujours descendues du ciel en temps opportun pour donner à ces plantes le modeste accroissement que nous leur voyons, et qui ne pouvait venir que de la bénédiction divine dans la vocation et le dévouement des personnes chargées du soin de ces institutions. A l'exemple de saint Paul nous devons donc dire tous ensemble: "Celui qui plante n'est rien; celui qui arrose n'est rien; tout le mérite de l'accroissement n'appartient qu'à Dieu seul, qui seul pouvait le donner." ³

Il aimait particulièrement ces comparaisons populaires, qui retiennent l'attention et gravent dans les esprits les conclusions pratiques. Quelques jours après sa consécration épiscopale il était à Sainte-Anne de la Pérade, sa paroisse natale, et répondait aux vœux des paroissiens:

"Vous demandez au Pasteur suprême de nos âmes de me rendre léger le fardeau de l'épiscopat... Ce vœu m'a touché sensiblement; il est pour moi la garantie que tous les fidèles de cette paroisse, par leur bonne volonté et leur docilité à la direction du premier Pasteur, me rendront facile à porter ce lourd fardeau. Une comparaison vous rendra sensible ma pensée. Voyez ces énormes locomotives, dont le poids fait trembler le sol à distance dans la rapidité de leurs mouvements. Un

³ Fêtes jubilaires de 1892, page 248.

homme ou deux suffisent pour les mettre en mouvement sur des lisses convenablement fixées ; mais des centaines de chevaux ne pourraient pas les remuer si elles sont tombées à côté de la voie. De même, rien de plus facile à conduire pour un évêque qu'une population docile et animée d'une bonne volonté ; mais aussi rien de plus pénible pour son cœur de père que de rencontrer des enfants rebelles." ⁴

En 1880, à la bénédiction solennelle du chemin de fer des Piles, il se servait d'une comparaison analogue pour exhorter les gouvernants à rester fidèles à Dieu, afin d'éviter le sort "des nations rebelles à la vérité qui, comme des chars dévoyés, vont se briser avec fracas à côté de leur voie." ⁵

Dans une lettre charmante qu'il écrivait à sa nièce, religieuse, le 10 septembre 1891, il dit qu'il vient d'accompagner un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré :

"J'ai pu donner, écrit-il, deux instructions, avec la facilité et la vigueur du jeune âge, sur le pèlerinage de cette vie, qui n'est qu'un voyage de la terre au ciel. Je ne puis t'en donner ni analyse ni résumé, ça serait trop long. Qu'il me suffise de te dire que je leur ai exposé que le chemin qui conduit au ciel est celui des commandements de Dieu, figuré par les chemins ordinaires, où l'on voyage en voiture découverte, exposé à toutes les incommodités de la route et aux intempéries des saisons, mais qu'il y a un chemin plus direct, plus rapide et beaucoup plus sûr, celui de la pratique des conseils évangéliques, figuré par les chemins de fer, où l'on voyage à bien meilleur marché, dans des voitures perfectionnées, bien chauffées, et qui nous mettent à l'abri de toutes les intempéries des saisons. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'y avoir accès, seulement à ceux que Dieu y appelle. D'où j'ai conclu que dans la vie commune, où l'on s'engage par le baptême à observer les commandements de Dieu, on s'en va au ciel en petite charrette, tandis que ceux que Dieu appelle à la pratique des conseils évangéliques par les voeux de religion s'en vont au ciel en char-palais. Ainsi, ma nièce, remercie le bon Dieu de t'avoir donné une si belle *passé* pour le ciel et prends bien garde de ne pas descendre avant d'y être arrivée." ⁶

⁴ *Vers l'Abîme*, X, page 253.

⁵ *Vers l'Abîme*, VI, page 259.

⁶ Lettre publiée dans le *Bien public*, 15 mai 1924.

Dans une de ses conférences sur l'encyclique *Humanum genus*, il comprenait les religieux contemplatifs à des paratonnerres. "Avez-vous remarqué, dit-il, quelles sont les fonctions du paratonnerre?..." L'église de Saint-Boniface, dit-il ailleurs, est une bouture détachée de l'église de Québec et plantée en bonne terre. Parlant à une bénédiction d'orgue, au séminaire de Nicolet, il tire une conclusion pratique à l'adresse des élèves :

"Voyez ces centaines de tuyaux; chacun a sa place et doit au besoin rendre le son qu'il est convenu de rendre. S'il est changé de place, s'il abandonne le rang qui lui a été assigné, c'est alors un tuyau faux; il faut le remettre dans l'ordre ou le mettre de côté, car seul il suffit pour détruire l'accord, l'harmonie de tous les autres. Cet orgue sera donc une voix éloquente qui vous prêchera le bon ordre et l'accord... Dans une institution du genre de celle-ci, chaque élève a une mission à remplir, chaque élève a sa place. Tant qu'il travaille à remplir cette mission, tant qu'il conserve la place qui lui a été assignée, le bon ordre, l'accord, l'harmonie règnent au milieu de vous; il n'y a point de dissonances, point de fausses notes, rien qui choque; tout, au contraire, charme et réjouit. Mais si un élève, fatigué du rôle qu'il doit remplir, mécontent de la position qu'il occupe, se laisse fausser par le mépris de l'ordre et de la discipline, alors l'accord est détruit et la belle harmonie que l'on vient d'admirer a disparu. C'est un tuyau faux que l'on doit essayer de ramener à l'ordre ou qu'il faut mettre de côté. Conservez donc et cultivez cette harmonie que cet instrument est destiné à figurer."⁷

C'est encore à Nicolet qu'il disait, dans une réunion d'anciens élèves :

"Quant à l'esprit qui a toujours présidé à la direction de cette maison, il s'est si bien conservé que, si j'étais païen, je croirais très volontiers à la métempsychose. Oui, je dirais sans hésiter, en ce moment, que l'âme des Roupe, des Archambault, des Leprohon, en s'échappant de leur dépouille mortelle, n'aurait point voulu abandonner ces lieux pour s'en aller au ciel. Je dirais qu'elle a préféré fixer ici son séjour et devenir successive-

⁷ *Oeuvres oratoires*, page 65.

ment l'hôte de chacun de leurs successeurs. Mais je suis chrétien : c'est donc à la révélation que je dois demander l'explication de ce phénomène. Voici ce qu'elle nous en apprend : au moment où le prophète Elie allait disparaître dans un char de feu, il laissa son manteau à son disciple Elisée, qui fut aussitôt rempli de l'esprit prophétique, comme l'était son maître. N'en doutons pas, le char de feu qui enleva Elie, c'est l'ardente charité qui embrasa le cœur des premiers directeurs de cet établissement et qui leur a, sans doute, valu un séjour meilleur. Mais le manteau dont hérita le disciple du prophète, c'est cet esprit d'amour et de sagesse qui a toujours présidé à la direction du séminaire de Nicolet et qui a fait de ses nombreux élèves une immense famille de frères, comme nous en sommes aujourd'hui les heureux témoins. Or ce manteau s'est déployé, s'est étendu en quelque sorte jusqu'à la Rivière-Rouge...⁸

Les missions du Nord-Ouest inspirèrent souvent à Mgr Laflèche des développements, des comparaisons, même de puissants effets oratoires. Il parle quelque part des voyageurs des pays d'en haut qui, rendus à Mattawa, mettaient le bon Dieu en cache et se conduisaient comme s'il existait plus. Dans son premier discours, prononcé aux Trois-Rivières le 17 décembre 1860, sur l'invasion des Etats pontificaux, il commence ainsi la narration du combat de Castelfidardo :

“Pendant que le général du Saint-Père, croyant avoir à faire à un gouvernement civilisé, veille au maintien de l'ordre dans l'intérieur de l'Etat et que sa petite armée est dispersée sur tout le territoire pontifical, le barbare roi de Piémont, sans déclaration de guerre, semblable à l'assassin qui s'est tapi derrière un feuillage pour attendre une victime, lance ses nombreux soldats sur les Etats de l'Eglise. — Mes frères, j'ai vécu pendant douze ans au milieu des sauvages de l'Amérique du Nord. J'ai vu les farouches peuplades de l'ouest, j'ai connu par expérience leur manière de faire la guerre. Eh bien, je le retrouve au sein de la vieille Europe, pratiquée par ce souverain civilisé ! Ces infidèles n'ont pas d'autre code militaire. Ils mentent pour tromper et surprendre leur ennemi ; alors ils l'égorgent, ils le massacrent sans crainte de dangers. Voilà comment agit Victor-Emmanuel.”⁹

⁸ *Ibid.*, page 47.

⁹ *Ibid.*, page 33.

Mgr Laflèche aimait à puiser des preuves dans les enseignements de l'histoire. Ses longs discours sur l'invasion des Etats du Pape, ses trois conférences sur les biens temporels de l'Eglise, contiennent de vastes tableaux d'histoire universelle. Il aimait à commenter le psaume II, où la royauté du Christ est affirmée, et montrait que la prospérité des peuples est liée à la pratique de la religion. Mais "quand les hommes n'ont plus de religion, Jésus-Christ ne perd pas son pouvoir sur eux à cause de cela ; il les gouverne alors avec une verge de fer, *reges eos in virga ferrea* ; et s'ils sont toujours rebelles, il les brisera comme un vase d'argile, *tanquam vas figuli confringes eos*. Quand les peuples ne se laissent plus gouverner, Dieu leur envoie les dynamitards, les communards, les révolutionnaires. Jésus-Christ règne toujours, soit dans sa mansuétude, soit dans sa justice : il a reçu les nations en héritage." ¹⁰

Exposant le dogme de la création, Mgr Laflèche rencontra sur son chemin la théorie de l'évolutionnisme. Son ferme bon sens ne s'en laissa pas séduire.

"Ceux qui n'admettent pas de religion, dit-il, comment expliquent-ils l'origine de l'homme? Vous avez vu dernièrement un de nos compatriotes vouloir étudier la géologie sans tenir compte de la révélation ; il a donné une conférence sur cette matière et vous savez à quelles conséquences il est arrivé. Ces savants qui n'ont pas la foi, mes frères, en arrivent à ceci : que l'homme est le petit-fils d'un singe. Ils admettent, en effet, la doctrine des évolutions : des êtres très inférieurs se sont formés successivement et au bout d'un certain nombre d'évolutions sont devenus des singes ; or le singe, continuant à se perfectionner, est venu à former l'homme. Oui, il y a de pauvres Canadiens qui tombent dans ces absurdités. J'ai rencontré moi-même un de nos compatriotes qui avait lu le trop fameux Darwin et qui osa me dire de cet impie : C'est un homme de génie!

¹⁰ *Oeuvres oratoires*, page 253. Cf. page 172.

¹¹ *Conférences sur l'Encyclique Humanum Genus*, page 51.

Oui, lui dis-je, c'est un homme de génie, mais c'est bien dommage qu'il n'ait pas le sens commun!..."¹¹

En lisant les discours de Mgr Laflèche, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la façon dont il personifie le mal et les méchants. Pour lui, Satan est une réalité vivante et agissante, qui dresse constamment ses embûches au bien. Nous avons vu plus haut le démon à l'oeuvre contre Job; voici comment Mgr Laflèche présente l'attaque du Piémont contre la papauté:

"L'enfer voudrait mettre ses chaînes aux mains de l'Epouse de Jésus-Christ. Satan croit, dans son aveugle rage, que si le sol manquait tout à coup à cette Reine des nations, il viendrait plus facilement à bout de la renverser; il croit qu'il finirait par la traîner en esclavage et par l'y étouffer de ses serres tyranniques. Afin d'arriver à son but dans la présente lutte, il a pris, pour arme principale, l'hypocrisie soutenue de la violence; puis il a dressé ses plans, nommé ses chefs, distribué les rôles, préparé ses batteries. Et comme il lui importait, plus que jamais, de ne pas être reconnu, dès l'abord il a jeté par dessus tout le manteau de la politique, le plus grand et le moins troué qu'il lui restait. C'est dans ces conditions que le feu vient de se rouvrir contre l'Eglise de Dieu."¹²

A Montréal, au départ des zouaves, il prend pour texte ces paroles de la liturgie: *Estote fortes in bello et pugnate cum antiquo serpente*; soyez forts dans la guerre et combattez l'ancien serpent. "Quels sont ceux qui combattent contre vous? s'écrie-t-il un peu plus loin. Vous avez là les hordes infernales du mal organisé. Les soldats de ce camp croient obéir à un général politique ou militaire qu'ils nomment Mazzini ou Garibaldi; en réalité c'est Satan lui-même qui les commande."¹³

Dans la troisième conférence sur l'encyclique *Humanum genus*, l'orateur montre le besoin de bonheur

¹² *Oeuvres oratoires*, page 21.

¹³ *Ibid.*, page 117.

qui nous agite: "Mais ici le diable intervient, ajoute-t-il. Il connaît ce besoin d'être heureux qui se trouve dans le coeur de l'homme, et avec la malice qui le caractérise, il cherche sans cesse à le fourvoyer. Celui qui écoute cete ennemi du genre humain n'arrivera jamais au bonheur que notre nature réclame." ¹⁴

* * *

Ces citations suffiront, croyons-nous, pour faire saisir le caractère de cette éloquence si neuve, très simple et très aimable, très vivante et très forte, que tous, gens instruits et gens du peuple, prisaient si haut. Malheureusement le texte que nous avons, notamment pour les conférences sur l'encyclique *Humanum genus*, reste loin de la parole vivante, où les comparaisons les plus appropriées, où les éclairs inattendus jaillissent presque toujours quand l'orateur était sous le coup d'une pensée obsédante ou d'une profonde impression. Surtout nous n'avons plus l'éclat de son oeil vif, le spectacle impressionnant de sa belle tête branlante et de sa haute taille mal appuyée sur sa jambe boiteuse, nous ne sommes plus saisis par le son claironnant de sa voix pénétrante, nous n'éprouvons plus l'effet puissant de son geste expressif qui scandait les mots et les phrases.

Pourtant, avec ce qui nous reste des oeuvres de Mgr Laflèche, ne pourrait-on pas constituer une bonne anthologie de morceaux oratoires? Cet homme ne mérite-t-il pas d'attirer un instant l'attention de nos critiques et de trouver une place dans notre histoire littéraire? Pour ce que nous sommes riches!.... "Nous

¹⁴ Conférences, page 31.

ne sachions pas, lisait-on dans le *Monde Canadien*, en 1898, qu'un seul Canadien-Français ait atteint plus haut que lui dans le domaine de l'éloquence." Et Mgr Cloutier, dans la belle lettre pastorale qu'il écrivait récemment pour annoncer la prochaine érection du monument Laflèche, ne craignait pas de dire: "Quelle parole puissante, pénétrante, fut la sienne!.... Le Seigneur avait vraiment mis sa parole dans celui qui devait être notre chef, notre pasteur, et nous croyons ne rien exagérer en affirmant que Mgr Laflèche fut l'un des plus merveilleux orateurs qu'ait jamais eus notre pays."

Ne convient-il pas de sauver de l'oubli l'oeuvre d'un orateur qu'estimèrent à ce point ceux qui l'ont le mieux connu? Qu'on se reporte aux articles précédents, qu'on se rappelle la chaleur convaincante que lui inspiraient son zèle patriotique et son zèle apostolique, la force de persuasion qui reste encore dans sa parole refroidie, les opportunes leçons qu'il sut donner aux Canadiens de tous les temps, et l'on jugera qu'il importe de léguer aux générations nouvelles le nom et le souvenir d'un des plus grands hommes qu'ait produits le Canada français.

Adélard DUGRE, s.j.

"THE QUEBEC LIQUOR COMMISSION"

L'un de nos directeurs vient de recevoir de notre Commission des liqueurs une facture rédigé exclusivement en anglais. Il l'a renvoyée avec un avertissement de circonstance. Nous l'avons déjà dit: ces procédés ou ces distractions sont intolérables dans notre province. Le gouvernement de Québec ou ses commissions sont tenus de donner l'exemple. Il est déjà malheureux que nous soyons obligés, dans un pays français, de faire entendre de pareilles protestations qui scandalisent nos frères des autres provinces.

LES LIVRES

AU SERVICE DE L'EGLISE

Ordres religieux et congrégations ecclésiastiques
au Canada Français.

1 Vol. de 312 pages.

Imprimerie du Messenger,
1300, rue Bordeaux
Montréal.

Jésus-Christ a donné la vie à son Eglise. Il possède la plus légitime et la plus auguste des souverainetés. Il la gouverne par le Pape et les évêques. Il lui a confié tous les pouvoirs nécessaires à l'exercice de ses augustes fonctions. Elle enseigne, elle administre les sacrements; elle fait des lois, établit des règlements stables; elle juge, maintient la paix et le bon ordre par des sentences qui terminent les différends ou frappent les coupables. Elle exécute ses décisions et applique des peines jusqu'à retrancher de son sein les prévaricateurs et les rebelles.

Dans l'exercice de cette autorité, l'Eglise est indépendante du pouvoir civil. Il peut être opportun de le rappeler souvent, même dans notre pays, où l'on semble croire de plus en plus à l'omnipotence de l'Etat, souverain dispensateur des faveurs temporelles, et qui s'arroge le droit de penser pour tous, même dans la sphère des activités religieuses.

Sans doute que chaque siècle a ses temps de paix et ses temps de persécution, ou de tracasseries mesquines. La fin du dix-neuvième et le commencement du vingtième siècles auront entendu bien des fois le procès des congrégations religieuses. A nous, de les remettre à l'honneur, de rappeler leur origine divine, et d'exposer aux regards de tous le bien qu'elles ont accompli au cours des âges, dans tous les pays, dans le nôtre en particulier. Et comme tous n'ont pas le temps de compulsurer les annales de l'Eglise, de parcourir l'histoire des ordres religieux, ou des communautés diverses, il est bon de présenter en raccourci les travaux des fils de saint Benoît, de saint Bernard, de saint Dominique, de saint François, de saint Ignace, et de démontrer que l'action du Saint-Esprit est toujours féconde en créant toutes nos congrégations: Sulpiciens, Pères du Saint-Esprit et de Marie, Eudistes et Rédemptoristes, Oblats de Marie et Clercs de Saint-Viateur et toutes ces autres sociétés si méconnues, parce qu'elles ont la passion de répéter le "Da mihi nesciri" des réros de l'humilité chrétienne, qui ne veulent

qu'une chose: travailler à l'établissement du royaume du Christ sur terre, et passer anonymes dans l'élite des âmes qui ont le courage de suivre les conseils évangéliques.

Le Père Papin-Archambault, dont les initiatives ne se comptent plus, et qui a mis tant d'oeuvres en marche chez nous, a eu raison de réunir en volume les attachantes monographies qu'il avait sollicitées pour la *Vie nouvelle*, de divers collaborateurs que l'on aime toujours à lire. Les supérieurs des collèges, les curés, les directeurs des écoles feront une oeuvre excellente en propageant ce livre qui chante le zèle pour la gloire de Dieu, zèle indomptable qui a brisé tous les obstacles. Ce sera travailler au recrutement des vocations religieuses: oeuvre nécessaire qui complète en l'appuyant celle du recrutement sacerdotal. Le père Janvier avait raison de conclure sa belle conférence sur la perfection chrétienne et l'apostolat par ces paroles que nous devons méditer tous les jours:

"Nous avons des apôtres; nous n'en avons pas assez. Ah! Messieurs, favorisez de toutes vos forces les oeuvres qui ont pour but le recrutement des ordres religieux et du clergé. Laissez vos fils se consacrer à l'apostolat, quand ils y sont appelés. En même temps priez Dieu de conserver au coeur de ses messagers le culte de la vérité, de la charité, le zèle pour sa gloire."

LA FORMATION DU REGIME SCOLAIRE CANADIEN-FRANÇAIS

1 Vol. 259 pages.

R. P. Egide-M. Roy, o.f.m.
Québec, 1924.

Le lecteur retirera grand profit à parcourir cet ouvrage. Il trouvera dans ces deux cent cinquante pages un excellent résumé des modifications successives qu'a subies notre régime scolaire avant d'aboutir à son état présent; il se consolera peut-être facilement de n'avoir pu lire tous les documents épars qui traitent cet important sujet.

L'idée maîtresse qui a guidé nos pères a toujours été celle d'établir une école qui fut le prolongement de la vie de la famille canadienne-française (page 31). C'était suivant les exigences du droit naturel

Quand il s'agit de l'éducation des enfants, trois facteurs se trouvent en présence: père de famille qui ne perd jamais ses droits sur celui qui est la chair de sa chair, et le sang de son sang, l'Eglise qui ne peut se désintéresser de donner la

formation morale et religieuse à ses baptisés, et l'Etat qui a le souci de se donner de bons citoyens pour se procurer sur terre la plus grande somme de bonheur. Il est bon d'écrire et de répéter comment la réserve du Québec a compris le rôle de ses trois facteurs. Seule, elle respecte les droits des parents, en donnant une éducation conforme à leurs aspirations nationales et légitimes; presque seule, elle respecte les droits de l'Eglise, en créant toujours des écoles franchement confessionnelles; seule, elle résiste avec efficacité à l'Etatisme envahissant.

Aussi bien, tout le livre met fort bien en relief ce que Hubert Pierlot avait remarqué avec la justesse qui caractérise ses appréciations.

"Notre législation scolaire, disait-il, est l'une des tentatives les plus intéressantes, et probablement la plus loyale qui ait jamais été faite, pour résoudre dans un pays la question scolaire et en écarter définitivement ce qui, partout ailleurs, la rend si brûlante: les conflits de races, de langues et de religions."

THE EVOLUTION OF FRENCH CANADA

By Jean-Charlemagne Bracq,

The MacMillen Company,
New York, 1924.

Voici un livre superficiel écrit par un auteur très bienveillant qui produira un bon effet chez tous ceux qui nous ignorent à peu près complètement. L'auteur a ramassé dans ses 440 pages beaucoup de faits historiques. Il en a omis d'autres que nous aurions voulu voir mis en relief. Mais on ne peut s'attarder aux événements importants, aux considérations sérieuses, quand on affectionne le genre anecdotique, voire un peu cancanier. Je ne sais si tous les interlocuteurs de l'auteur seront bien flattés des conversations qu'il leur fait tenir (p 319) et des appréciations qui sont faites à leur sujet. En revanche, il y en a qui sont fièrement campés de pied en cap; et ils seraient bien peu modestes, s'ils se plaignaient.

Que ceux qui aspirent à rentrer dans l'histoire et qui n'ont aucune mention honorable se consolent! Viendra sans doute le jour où la race française en Amérique sera redécouverte pour une centième fois. Justice sera rendue par l'histoire sérieuse et raisonnée qui tient compte de tous les facteurs qu'il convient d'analyser quand on parle de l'évolution d'un pays.

P. P.

“ SUR LES REMPARTS ”

Par l'abbé Edouard-V. Lavergne.

Voici l'appréciation flatteuse que dans les *Etudes* du 20 septembre 1924, Louis Jolabert fait du livre de notre ami :

“ Il n'y a peut-être pas, à l'heure actuelle, de moyen plus efficace de défendre la cité du bien, que de poster solidement, sur les remparts dressés par la foi, les vaillantes sentinelles du journalisme catholique et de les aider à faire bonne garde et à repousser toutes les attaques parties de la cité du mal. ” (Lettre pastorale des Pères du premier concile plénier de Québec). C'est de cette phrase, inscrite sur sa première page, que s'inspire tout l'ouvrage de M. l'abbé Lavergne. Bien qu'il ait été écrit pour nos frères du Canada, ce petit volume a.erte et claironnant comme un appel guerrier n'en sera pas moins utile pour avoir passé l'Océan avant de nous arriver. Qu'il s'agisse du Canada ou de la France, à des nuances près, la situation des catholiques est la même, et donc à de pareils maux conviennent de semblables remèdes. ”

“ La presse est au premier rang : aux journalistes les postes avancés. A eux les offensives préparées, méthodiques, vigoureuses. A eux de repousser les manoeuvres ennemies et de porter l'attaque dans le camp adverse. Sur le rôle de la presse catholique, son organisation matérielle, le concours à lui donner, le renfort à lui apporter, le livre de M. l'abbé Lavergne est plein de suggestions heureuses qui méritent d'être retenues. De l'exemple donné par l'*Action catholique*, des succès remportés, en moins de vingt ans, par cette admirable feuille, se dégage une leçon sur la fécondité que peuvent atteindre les efforts catholiques quand ils sont disciplinés et que la bonne harmonie fait de l'initiative de quelques hommes de talent et de coeur, l'oeuvre de tous. ”

“ Si allantes que soient les troupes d'assaut, ces puissantes masses de choc que sont les journaux nettement catholiques, elles ne suffiraient ni à remporter ni à utiliser la victoire, si elles ne s'appuyaient sur des secondes lignes solidement organisées. C'est pourquoi M. l'abbé Lavergne place “ entre deux bastions ” les oeuvres : oeuvres de jeunesse où se préparent les recrues, oeuvres d'hommes où se massent et s'exercent les réserves, oeuvres familiales où s'organisent les futures relèves. Enfin, à l'arrière-plan, l'auteur nous montre, dans la citadelle, les chefs — les évêques et le Pape ; — les munitions, — vérité et charité ; — et le roi souverain, le Christ Jésus qui a vaincu le monde, et dont le triomphe se perpétuera, si nous lui demeurons fidèle. ”

“ Souhaitons au petit livre de M. l'abbé Lavergne une rapide et brillante fortune parmi nos frères du Canada, et qu'il suscite chez nous, mieux que l'admiration qui ne suffit pas, une féconde émulation. ”

PARLONS MIEUX

“Le comité de la langue française” a examiné deux listes de termes sportifs qui lui ont été soumises. Ces vocabulaires du jeu de tennis et de la balle au camp sont publiés par le collège Sainte-Marie. Leur valeur est réelle. Ils contribueront à épurer la langue que l'on souille, en jouant. Cette réaction contre l'anglicisme s'apparente à des initiatives analogues tentées ailleurs. Concision et justesse, telles sont les qualités des équivalents ci-dessous.

Voici les principes qui en ont déterminé le choix et l'approbation. En matière de traduction de mots techniques, il n'est pas nécessaire que l'expression nouvelle décrive l'objet. Il suffit qu'elle en suggère l'idée. Il est, de bonne tactique, pour combattre l'usage constant d'un mot exotique, de ne proposer qu'un seul équivalent. On évite ainsi les longues périphrases que l'usage ne consacrerait que partiellement et l'on concentre l'attention sur un terme bref unanimement utilisé.

I

LA BALLE AU CAMP

a) LE JEU

Boîte du frappeur.—Place que doit occuper le frappeur.

Boîte du lanceur.—Place que doit occuper le lanceur.

But.—Point du losange que le frappeur doit atteindre pour être
sauf.

Centre.—But que le frappeur doit atteindre pour faire un point.

Losange.—Terrain limité par les lignes joignant les buts.

b) LES FONCTIONS

- Arbitre.**—Juge de la joute.
Arbitre des buts.—Juge des 1er, 2e et 3e buts.
Arbitre en chef.—Juge des balles et du centre.
Bloqueur ou arrêt-court.—Joueur qui se place entre le lanceur et le 3e but, un peu en dehors du losange.
1er, 2e, 3e but.—Celui qui garde ces buts.
1er, 2e, 3e voltigeur.—Celui qui garde le champ.
Excitateur.—Celui qui stimule les joueurs et surtout les coureurs aux buts.
Entraîneur.—Celui qui dirige l'entraînement.
Frappeur.—Joueur au bâton.
Frappeur droitier.—Celui qui frappe du côté droit.
Frappeur gaucher.—Celui qui frappe du côté gauche.
Gérant.—Directeur de l'équipe.
Lanceur.—Celui qui lance la balle au frappeur.
Marqueur.—Celui qui enregistre les points et les incidents de la joute.
Receveur.—Celui qui reçoit la balle derrière le but central.

c) LES ACCESSOIRES

Bâton, mitaine, gant, plastron, coussin, masque, arrêt-balle, jambière, tricot.

d) LA PARTIE

- Au bâton!**—Appel au premier frappeur.
Au centre!—Invitation à lancer la balle au but central.
Balle bondissante.—Balle qui roule irrégulièrement, par bonds.
Courbe.—Balle qui dévie.
Courbe à droite.—Balle qui dévie vers la droite du lanceur.
Courbe à gauche.—Balle qui dévie vers la gauche du lanceur.
Balle droite.—Celle qui ne dévie point.
Balle échappée.—Balle qui échappe au contrôle du lanceur.
Balle effleurée.—Balle fausse à peine déviée par le bâton.
Balle.—Balle non-essayée qui passe à l'extérieur du but central ou sur le but central, mais non à la hauteur requise.
Balle fausse.—Balle touchée qui ne permet pas au frappeur de courir au but.
Balle franche.—Balle tombant dans les limites du terrain et qui permet au joueur de courir au but.
Balle interceptée.—Balle touchée par un joueur qui est en repos ou par un spectateur.
Balle nulle.—Balle qui touche au frappeur ou à ses habits.
Balle passée.—Balle touchée, mais non arrêtée par le receveur.
Lapin ou balle rasante.—Balle frappée qui effleure le sol.

- Balle tombante.**—Balle qui s'abaisse subitement en vertu d'un effet.
- Coup de circuit.**—Coup qui permet au joueur de parcourir tous les buts.
- Ronde.**—Parcours sans arrêt de tous les buts.
- Coup de 1, 2, 3 buts.**—Coup qui permet au joueur de parcourir, un, deux, trois buts.
- Coup de sacrifice.**—Coup qui met le frappeur hors-jeu, mais permet à un coureur d'avancer d'un but.
- Fausse alerte.**—Tout mouvement du lanceur contraire aux règles.
- Flèche.**—Balle frappée horizontalement.
- Faire un point.**—Atteindre le centre.
- Mori!**—Décision de l'arbitre déclarant un joueur hors de combat.
- Mourir au bâton.**—Etre mis hors-jeu au centre, après trois prises.
- Prise.**—Balle essayée ou qui passe sur le but à la hauteur requise.
- Suivant.**—Appel au 2^e frappeur.
- Tapé.**—Coup léger.
- Vol.**—Balle qui s'élève verticalement.

II

LE TENNIS.

- Arbitre.**—Juge de la partie.
- Assommer la balle.**—Manoeuvre du joueur qui, près du filet, rabat avec vigueur la balle sur le terrain des adversaires.
- Avantages.**—V. Points. (On dit: votre avantage, notre avantage.)
- Balle de fond.**—Balle lancée sur la ligne de fond ou quelque peu en deça de cette même ligne.
- Balle de côté.**—Balle sur la ligne de côté ou quelque peu en deça.
- Balle rasante.**—Balle rapide, rebondissant à peine et rasant le sol.
- Bande.**—Tissu de toile formant le sommet du filet.
- Bourrelet.**—Renflement terminant le manche de la raquette.
- Cordes à boyaux.**—Cordes de la raquette.
- Câble.**—Corde de chanvre ou de fils métalliques qui soutient le filet.
- Cadre.**—Monture en bois de la raquette.
- Coup de filet.**—Action de relancer avec la raquette une balle près du filet.
- Coup de revers.**—Action de frapper une balle du revers de la raquette.
- Coup nul.**—Il y a coup nul si la balle de service touche la bande avant de tomber dans le carré où elle est destinée.

- Couper (la balle).**—La frapper de façon qu'en touchant le sol, elle rebondisse obliquement.
- Courbes.**—Ecart de la balle dus à la rotation imprimée par la raquette.
- Filets de clôture.**—Grillages métalliques placés à chaque bout et sur les côtés du terrain pour arrêter les balles.
- Epaules (de la raquette).**—Points de jonction du cadre avec le manche.
- Etui.**—Enveloppe de toile pour protéger la raquette.
- Filet.**—Tissu à claire-voie divisant le terrain en deux parties.
- Flèche.**—Balle relevée près de la ligne de fond et rasant le filet.
- Montants.**—Cordes de la raquette dans le sens de sa longueur. (v. g. raquette à 18 montants).
- Moulinet.**—Manivelle et roue à cliques fixées à des poteaux pour tendre le filet.
- Partie.**—1°. Dernier point avant de changer le service; 2°. chaque service gagné.
- Partie d'amour.**—Engagement où l'une des équipes n'a fait aucun point.
- Points.**—La 1ère erreur vaut 15 points aux adversaires; la 2e, 30; la 3e, 40; la 4e, partie. Quand les deux camps se trouvent avoir 40, il faut deux points de suite pour gagner: le 1er se nomme, avantage, le second, partie. Quand les points des camps sont égaux, on dit 15 à, 30 à, 40 à ou égalité, c'est-à-dire 15 à 15, etc.
- Fresse-raquette.**—Appareil dans lequel on enserme la raquette pour l'empêcher de se déformer.
- Partenaires.**—Les deux joueurs d'un même camp.
- Un ramassé.**—Reprise habile d'une balle au moment où, en rebondissant, elle quitte le sol.
- Régulateur.**—Tige en fer ou chaînette placée au centre du filet pour en assurer la hauteur réglementaire.
- Relanceur.**—Celui qui reçoit la balle.
- Balle à remettre.**—Balle de service qu'il faut lancer de nouveau. (V. g. celle du coup nul.)
- Recorder (une raquette).**—En renouveler les cordes.
- Renforts.**—Ligatures enroulées aux épaules de la raquette pour la renforcer.
- Rubans.**—Rubans blancs qui indiquent les lignes du jeu.
- Série.**—Il y a série quand une équipe devance l'adversaire de deux parties et qu'elle en compte au moins six à son crédit.
- Servant.**—Celui qui fait le service.
- Service.**—1°. Coup de mise au jeu de la balle avant chaque groupe de points; 2°. Période pendant laquelle un joueur met la balle au jeu: (elle dure tant que la partie n'a pas été gagnée).

Service en dessus.—Coups de mise au jeu, frappés en tenant la paume tournée vers le sol; la balle est alors frappée assez haut en l'air.

Service en dessous.—Coups de mise au jeu frappés la paume tournée vers le ciel: la balle est alors frappée assez près du sol.

Tamis.—Tissu à claire-voie formé par les montants et les travers de la raquette.

Travers.—Corde de la raquette dans le sens de sa largeur.

A la volée, frapper à la volée.—Relancer la balle dans le camp opposé avant qu'elle ne touche le sol.

Vol.—Balle projetée verticalement.

Hermas BASTIEN,

VERS L' "UNION DANS LA RACE"

Voilà plusieurs fois déjà que l'*Action française* a pu signaler un désir de plus en plus net parmi tous les groupes français d'Amérique de collaborer étroitement pour la défense de leur idéal commun. Ce désir s'est manifesté de nouveau, de façon éclatante, au récent congrès de l'Association Canado-Américaine tenu à Manchester, N. H., les 30 septembre et 1er octobre 1924. La première résolution adoptée par les congressistes se lit comme suit: "Il est proposé que des liens sociaux et intellectuels plus directs et plus étroits s'établissent entre les Franco-Américains et leurs frères de la Province de Québec, de l'Ontario, des Provinces Maritimes et de tout le Canada en général."

Il y a là un désir qui, sans doute, finira par devenir une volonté, puis une grande réalité.

TROIS-RIVIERES VEUT DES

INSCRIPTIONS BILINGUES

Une dépêche du 23 octobre dernier nous apprenait que le conseil municipal des Trois-Rivières priera le Pacifique Canadien de "faire bilingues toutes les affiches ou indications de la nouvelle gare." Cette requête sera faite sur la proposition de l'échevin Edouard Langlois. Nous félicitons les gens des Trois-Rivières de posséder des échevins qui s'occupent de ces choses. Quand donc les échevins de Montréal vont-ils faire la même démarche auprès des autorités du Canadien National et du Pacifique canadien? Il nous semble qu'une ville où habitent plus de 600,000 Canadiens français, pourrait exiger des affiches bilingues dans ses gares, sans paraître extravagante.

LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE

Au moment où l'*Action française* d'octobre parviendra à nos lecteurs, l'*Almanach de la langue française* sera bien près de paraître. Nous répétons ici la prière que nous faisons le mois dernier à nos propagandistes et à nos amis: qu'ils fassent un effort généreux pour permettre à l'*Almanach* de dépasser cette année son tirage habituel. De notre côté nous avons conscience de n'avoir rien négligé pour en faire le "guide indispensable de la pensée et de l'action françaises en Amérique". On trouvera dans l'*Almanach* de 1925 des renseignements de toute sorte sur la vie de la race; beaucoup de mots d'ordre et d'enseignements précieux, des illustrations en plus grande quantité que jamais.

Quel est celui de nos lecteurs qui ne pourrait placer une douzaine d'*Almanachs* autour de lui? Quel est l'homme d'œuvres qui, dans les villes ou les villages, ne pourrait le faire colporter de porte en porte, par de petits camelots à la parole décidée et à l'oeil clair? Nous connaissons un curé de Montréal qui fait vendre ainsi, depuis plusieurs années, mille *Almanachs* de la langue française à la porte de son église. Dans la principale école de garçons de la paroisse, il existe une petite Conférence de Saint-Vincent de Paul. On y a besoin d'argent pour procurer des chaussures ou des habits aux petits camarades pauvres, ou des remèdes aux enfants malades. Les bambins de la Conférence achètent donc un millier d'*Almanachs*; un dimanche de novembre ils se postent aux abords de l'église à la sortie et à la rentrée des paroissiens. Le curé a recommandé du haut de la chaire cette vente au profit des pauvres. En quelques tours de main, les bambins vendent 25 sous l'unité leur millier d'*Almanachs* qu'ils ont payés le prix du mille et réalisent ainsi pour leur oeuvre le jolie somme de cent piastres.

Qui ne pourrait imiter cette initiative? Qu'on veuille bien se reporter à l'une des feuilles d'annonce de la revue de ce mois-ci, pour y voir le prix de l'*Almanach* de la langue française et les remises considérables que nous faisons aux achats en grande quantité.

CARTES ET CALENDRIERS

Nos cartes-correspondance (cartes à mots d'ordre) pour dames et demoiselles sont maintenant en vente à notre librairie, 369, rue Saint-Denis. Comme nous l'avons dit, le mois dernier,

elles portent au coin gauche une effigie de Jeanne Le Ber, puis, au sommet, un mot d'ordre, en style lapidaire, pour les femmes de chez nous; le tout sur un papier d'excellente qualité. Nos cartes à l'effigie de Dollard ont obtenu un grand succès; nous voulons espérer que les nouvelles se répandront avec la même rapidité. Tant de maximes étranges courent le monde que l'on voudra contribuer à fixer dans les esprits quelques vérités essentielles sur les devoirs chrétiens et patriotiques de la Canadienne française. Nous avons voulu, du reste, que la première série de ces cartes portât cette simple légende: "Vive la Canadienne", pour marquer la confiance que nous accordons encore aux descendantes de nos aïeules. Nos cartes à mots d'ordre pour dames et demoiselles se vendent très bon marché: 35 sous pour 50, 60 sous le cent, \$5.00 le mille. Nous les recommandons particulièrement aux religieuses pour leurs petites et leurs grandes élèves.

L'année dernière notre calendrier de Dollard obtint une telle faveur du public que nous n'avons pu, faute de temps, répondre à toutes les commandes. Cette année nous nous proposons de nous mettre à l'oeuvre plus tôt et nous mettrons en vente, dès les premiers jours de décembre et peut-être avant cette date, un autre calendrier patriotique. Cette fois l'effigie centrale variera; il y aura encore celle de Dollard, mais aussi une belle photographie du monument du héros au parc Lafontaine, et aussi l'effigie du d'Iberville de Soucy. Sur les feuillets du calendrier proprement dit les mots d'ordre aussi seront renouvelés; un bon nombre prêcheront la solidarité économique entre Canadiens français. Avis donc aux industriels, aux marchands qui cherchent les moyens d'attirer de leur côté une clientèle dépourvue de direction.

NOTRE "COMITE DE LA LANGUE FRANÇAISE"

Grâce à l'intelligente initiative de notre ami Hermas Bastien, le "Comité de la langue française" est définitivement constitué; l'on peut même voir, par la présente livraison de la revue, que le comité s'est mis à l'oeuvre tout de bon. Disons que, pour le moment, il se compose de MM. le chanoine Emile Chartier, les abbés F. Charbonnier, Saint-Denis et Etienne Blanchard, du Rev. Frère Piedaloue, c.s.v., de MM. Léon Lorrain, Henri Dombrowski, Hermas Bastien. Toute consultation, toute demande de renseignements devra être adressée à M. Hermas Bastien, secrétaire du "Comité de la langue française", 369 rue Saint-Denis, Montréal.

Nous publions aujourd'hui un vocabulaire pour jeu de bal'e au camp et pour jeu de tennis qui nous a été soumis par le collège Sainte-Marie. Il appartient maintenant à notre jeunesse sportive et particulièrement à celle des collèges de substituer ce vocabulaire français à l'anglais, avec la fière déter-

mination de jeunes gens qui ont résolu de maintenir à leur race son intégrité française. On nous objectera que ces jeux sont d'origine américaine ou anglaise. Et quand ils le seraient? Si demain l'on importait au pays quelque jeu d'origine chinoise ou persane, se croirait-on obligé de parler chinois ou persan? Nous lisons dans l'*Histoire de cinquante ans* (1791-1841) de T.-P. Bédard, p. 133, qu'en 1813 "la milice canadienne s'adressa à la législature pour en obtenir la faveur d'être disciplinée dans la langue française." Quand donc serons-nous convaincus que ces simples attitudes ne sont pas même de la fierté?

L'"ACTION FRANÇAISE" ET LA PRESSE

M. Ferdinand Bélanger parlait récemment d'une petite revue peu considérable par son format et par le nombre de ses pages et que l'on avait pourtant citée six à sept fois à la Semaine sociale de Sherbrooke. La même revue, nous prions nos lecteurs de s'en apercevoir, continue d'avoir un crédit dont elle jouit, du reste, depuis longtemps. Ce n'est pas d'hier que nos meilleurs journaux reproduisent ses articles. Et pour ce mois dernier, notons que le *Devoir* a reproduit dans sa "Page littéraire", l'article de Melle Claire Daveluy sur l'oeuvre de Laure Conan, celui du Père Adélarde Dugré sur Mgr Laflèche. L'article de M. Antonio Perrault sur "Notre indifférentisme national" a été reproduit en entier par le *Droit*. Le même journal et la *Liberté* de Winnipeg en ont tiré des manchettes à mot d'ordre qu'ils tiennent à l'affiche depuis lors. La "Voix de la jeunesse catholique" de Québec (4 octobre 1924) y va de tout un article pour recommander cette "nourriture patriotique substantielle". Ajoutons que, dans sa livraison d'octobre, le *Semeur* reproduit l'article de l'abbé Groulx sur "Les vingt ans de l'A. C. J. C." Et voilà, sans doute, pour démontrer à ceux qui nous suivent, que l'*Action française* reste bien une revue d'idées et d'avant-garde qui mérite d'être soutenue et encouragée.

LA NOUVELLE JEUNESSE

Souvent, ici même, il nous est arrivé de signaler avec bonheur, l'esprit qui paraît animer la nouvelle génération et qui tout d'abord établit l'existence d'une nouvelle génération, singulièrement ouverte aux problèmes patriotiques, attentive à en chercher les solutions. Un témoignage de cet état d'esprit nous était donné récemment par une lettre de l'un de nos jeunes amis qui nous raconte ses vacances. Voici: "Nous avons enfin réalisé un projet qui nous était cher," nous écrit-il, "celui d'aller passer nos vacances parmi les Acadiens. Nous sommes partis huit étudiants... et nous avons visité les principaux centres, le long de la Baie des Chaleurs. Nous avons fixé notre nid à terre, baptisé du nom de "Chalet Evangéline", à Petit-

Rocher, près de Bathurst. Là, nous avons reçu plusieurs étudiants ainsi qu'un nombre assez considérable de prêtres acadiens... Les relations que nous avons eues ont été des plus cordiales; eux nous entretenaient de l'Acadie et nous, nous leur parlions du Québec... Nous sommes revenus enthousiasmés de notre séjour là-bas et conscients d'avoir contribué à la disparition de bien des préjugés de part et d'autre."

Quand des étudiants peuvent songer à faire un tel usage de leurs vacances, c'est qu'ils sont d'un nouvel esprit. Et nous dédions la lettre de notre jeune ami aux sceptiques ou aux impatients qui se demandent parfois si les oeuvres de jeunesse ont donné des résultats.

NOTRE CATALOGUE DE LIBRAIRIE

Comme par le passé, on trouvera cette année à la fin de l'*Almanach de la langue française* le catalogue de notre librairie. Il en sera fait également un tirage à part que nous tenons à la disposition de notre clientèle. Ce catalogue comme l'on sait, contient la série des livres de France, de la Bibliothèque de l'Action française, des Canadiana de valeur et de tous les objets de propagande patriotique en vente à notre librairie. Souvent le titre du volume offert en vente s'accompagne d'un mot d'appréciation qui s'inspire toujours d'une critique franche. C'est donc un index bibliographique qui vaut la peine d'être demandé et conservé.

Jacques BRASSIER.

LE FRANÇAIS SUR NOS CHEMINS DE FER

M. Olivar Asselin écrit fort à propos dans la *Rente*:

"Ceux de nos lecteurs qui ont voyagé en wagon-lit savent comment le service y est fait à l'heure actuelle. A moins de parler anglais et d'avoir au surplus l'air cossu devant lequel le domestique nègre éprouve spontanément la passion de cirer vos bottes avec sa langue, vous devrez vous endormir dans votre cage à lapins sans savoir comment vous obtiendrez une couverture supplémentaire si vous avez froid, de l'air si vous avez chaud, de l'eau si vous avez soif, le secours d'un médecin si vous êtes malade. Cela à supposer que vous ayez eu le temps de retenir une couchette et que vous ne soyez pas exposé à vous faire tout simplement évincer comme importun. Quoi donc de surprenant qu'un grand nombre de nos compatriotes préfèrent se priver d'une commodité de voyage si relative? On a beau être fort de son droit, on hésitera toujours à payer un supplément de deux ou trois do'lars pour le seul plaisir de donner, à de beaux messieurs et dames qui vous regarderont d'un oeil narquois, le spectacle d'une explication verbale ou autre avec un moricaud qui ne vous comprend pas et qui s'en bat son oeil à la coque."

LA "SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRANCO-AMÉRICAINE"

Les Franco-américains en sont déjà à fêter les vingt-cinquièmes anniversaires de leurs sociétés de culture intellectuelle. Et cela suffit à marquer les larges et lointaines prévisions de leurs pionniers. Ainsi le 13 octobre dernier ils célébraient à l'hôtel Copley-Plaza de Boston les vingt-cinq ans d'existence de leur société historique franco-américaine. Dès le 30 mai 1899, "persuadés de l'importance qui s'attache aux choses françaises en Amérique dans le présent comme dans le passé", quelques hommes décidaient de "s'unir, de se grouper, et de fonder une société historique franco-américaine, dont le but *serait* l'étude approfondie de l'histoire des Etats-Unis et tout particulièrement la mise en lumière, en dehors de tout parti pris et de tout préjugé, de la part exacte qui revient à la race française dans l'évolution et la formation du peuple américain." La société a généralement deux réunions solennelles chaque année, l'une le printemps, l'autre l'automne. Elle permet à l'élite franco-américaine de prendre contact avec les intellectuels du Canada français qui sont fréquemment invités à y donner des conférences et, par là, elle contribue, dans le culte de notre commune histoire, à maintenir unis les deux rameaux de la race. En invitant aussi les conférenciers de France de passage aux Etats-Unis, elle révèle à des hommes qui ont l'habitude de ne pas savoir les découvrir, l'existence et les oeuvres remarquables de ce million et demi d'Américains de race française. Mais surtout en révélant aux Franco-Américains les majestueuses empreintes laissées par leurs aïeux sur une si grande étendue de la république, elle leur fournit l'un des plus hauts motifs de survivance. Nul n'est plus chez soi aux Etats-Unis que les Franco-Américains. Nul groupe n'y peut revendiquer un pareil droit historique à conserver son âme et ses traditions. Et, cette vérité, les fils des colonisateurs du lac Champlain, de la région de l'Ohio, du Michigan et de tout le bassin du Mississipi feraient bien de la redire parfois aux publicistes malveillants qui osaient les appeler récemment les "chinois de l'est".

L'"UNION CATHOLIQUE DES CULTIVATEURS DE LA PROVINCE DE QUEBEC"

Voilà bien l'un des événements les plus heureux de ces derniers temps. Et l'on ne songe point, sans quelque tristesse, que cette "Union" si raisonnable et nécessaire n'a pu naître cependant qu'à grand-peine. Elle est née et elle mérite de vivre. Et il faut faire des vœux ardents pour qu'elle vive.

Si la petite politique et les gazettes jaunes ne rapetissaient toutes choses chez nous, il y a longtemps que le problème agricole et tout le problème de la vie rurale seraient au premier

plan de nos préoccupations. Si les hommes constituent le premier avoir économique d'un peuple, nous sommes en train de perdre effroyablement notre premier avoir économique. Et d'autant plus que les hommes que nous perdons appartiennent à la classe moyenne, à la meilleure classe des producteurs, à celle qui, pour notre race, a toujours été la grande réserve morale et qui, en tout pays, est l'une des forces sociales les plus solides. Et, cependant, ces gens qui tiennent au sol plus que les autres, s'en vont depuis quelques années, et par longues caravanes, de l'autre côté de la frontière. Et ce malheur et ce péril n'ont pas encore réussi à nous tirer de notre torpeur. Lorsque enfin les cultivateurs décident de s'occuper de leurs affaires, lorsqu'ils entreprennent de faire eux-mêmes ce que leurs prétendus chefs n'ont pas su faire, voilà qu'ils se heurtent à toutes sortes d'embarras et d'anathèmes, et qu'il est presque séditieux pour la classe rurale de discuter librement de ses intérêts dans un pays libre.

Maintenant que cette "Union catholique" est née, il se trouvera que, par la coalition des mêmes intérêts, on dressera contre elle tous les obstacles pour l'empêcher de vivre. Il faudra voir d'ici quelque temps comme tous les "politiqueurs" de village vont se démener, vont faire pieds et des mains, vont ressasser toutes les homélies partisannes pour écarter les bons habitants de la machine infernale, pour semer entre eux la zizanie. Il est de l'essence du politicien d'avoir peur de tout groupement indépendant. Et il sait bien que ce pourrait être la fin de son règne dans les campagnes si la nouvelle "Union" venait à s'établir partout solidement. Par bonheur que les fondateurs de l'"Union catholique des cultivateurs" sont des hommes qui ont des yeux pour voir. Ils nous paraissent avoir mesuré, sans illusion, les difficultés qui se dressent sur leur route. Mais ils savent, d'autre part, que c'est une grande force, pour un mouvement social, que de répondre à un grand besoin, que de trouver son appui dans les intérêts d'une classe sérieusement menacés. Puis, si la bienveillance des politiciens leur a manqué, celle du clergé fut avec eux. Et c'est un signe d'espérance. Pour faire naître les syndicats agricoles, pour leur insuffler l'esprit chrétien, pour mettre à la place de l'individualisme rural le sens de la coopération et de la fraternité, l'action du prêtre sera presque toujours nécessaire. Notre clergé, en participant au dernier congrès des agriculteurs, vient de prouver par son indépendance, qu'il est d'abord au service de l'Eglise et du peuple. Nous sommes assurés qu'il a déjà compris la grande tâche qui vient de s'offrir à lui et qu'il va s'efforcer de ne pas la trahir.

PARTIE DOCUMENTAIRE

1° UN ARTICLE DU "PATRIOTE DE L'OUEST", (15 OCTOBRE 1924)

Sous un titre assez clair, le "Patroite de l'Ouest" numéroté du 1er octobre 1924, publiait un article d'une allure qui ne se voit pas souvent en notre pays et qui fera peut-être réfléchir les âmes pacifiques, convaincues que nous n'avons plus en notre pays de "griefs sérieux":

NOUS SOMMES DECIDES A NOUS BATTRE

La page suivante d'histoire contemporaine, portant sur les luttes du catholicisme en Angleterre, et telle que nous la trouvons dans un de nos échanges de France, mérite qu'on la détache et qu'on la médite. Elle enseigne, avec force, que les affirmations énergiques sont les seules qui conviennent aux minorités persécutées, et qu'elles font plus et mieux, pour le salut des causes vitales, que les négociations à l'eau de rose.

En 1916 les non-conformistes anglais voulurent supprimer l'enseignement libre. Alors les évêques catholiques se mirent à la tête de l'armée catholique et combattirent vigoureusement les projets de leurs adversaires.

Le 22 octobre 1906, l'Archevêque de Westminster déclara qu'on ne se contenterait pas de résister mais qu'on entendait vaincre." Le 12 novembre, Mgr Gordon, évêque de Leeds, prononçait ces fières paroles devant 20,000 personnes de sa ville épiscopale: "On voudrait chasser l'Eglise des Ecoles. Mais nous disons: Non! ils ne la chasseront pas! Nous le disons pour tout de bon. Catholiques! nous savons prier mais nous savons aussi faire autre chose. Nous savons voter, nous savons souffrir et de plus, nous savons nous battre. Et pour la défense de l'Eglise et de ses écoles, nous sommes décidés à souffrir; mais ce qui est plus grave, nous sommes décidés à nous battre.

"Allez dire au Gouvernement, allez dire au pays dans un langage assez clair pour que nul ne s'y méprenne, que violents dans leur conscience, les catholiques seront obligés de résister par tous les moyens en leur pouvoir à l'iniquité et à la tyrannie qui les menacent."

Un mois auparavant, au meeting de Manchester, qui réunissait 75,000 catholiques, le Chanoine Richardson avait parlé en ces termes: "Nous ferons sentir au Gouvernement de ce pays que l'Eglise catholique connaît autre chose que la résistance d'un caractère très actif. C'est en manches de chemises que nous nous battons pour la Liberté."

Devant une telle attitude, la Chambre des Lords remania si bien le Bill scolaire, que les Communes et le Gouvernement n'y reconnaissant plus leur oeuvre sectaire, préférèrent l'abandonner. Telle fut la brillante victoire remportée par l'indomptable énergie des catholiques anglais dont le nombre ne dépassait pas deux millions, en 1906.

Les catholiques anglais nous ont donné là une précieuse leçon, dont nous devons profiter.

Oui, que ce langage est net et fier! Quelle note pleine et harmonieuse il fait résonner à l'oreille et au coeur, et comme il tranche sur le vague, le grisâtre, l'indécis de nos résistances apeurées à la persécution tantôt sourde, tantôt ouverte, mais toujours active contre notre foi et notre langue. Avons-nous assez remarqué et admiré ces paroles vibrantes, éclatantes comme la fine lame d'une épée que l'on brandit et où l'on perçoit déjà comme les reflets de la victoire: "ce qui est plus grave, nous sommes décidés à nous battre."

Quand Mgr Gordon releva ainsi le gant que le gouvernement de son pays jetait aux catholiques, il vit sans doute passer dans les yeux de ses vingt mille auditeurs la flamme d'une inébranlable résolution: vaincre ou mourir. Heureux évêque qui pouvait dire "nous savons voter, nous savons souffrir, nous savons nous battre", et qui en même temps entendait l'âme de ses sujets répéter après lui chacune des syllabes libératrices: "nous savons voter, nous savons souffrir, nous savons nous battre."

Depuis 1905 le gouvernement de la Saskatchewan nous berne, nous Franco-Canadiens, de promesses qu'il n'a jamais exécutées, qu'il n'avait même pas, semble-t-il, l'intention d'exécuter, et qu'il nous jette périodiquement du haut des plateformes électorales, comme on lance un os à gruger à un chien qui pourrait montrer les dents.

Nous sommes fatigués de vivre de promesses. Nous voulons quelque chose de plus substantiel: nous voulons des actes. 1905! il y a longtemps de cela; et ce n'est qu'en 1924 qu'un commencement de justice va nous être rendu, par la nomination de quatre ou cinq inspecteurs d'école catholiques, dont *Un Canadien français*, sur 34 membres de l'inspection de la Saskatchewan. Est-ce là un régime de faveurs, est-ce là simplement de la justice, quand nous sommes près d'un tiers de la population?

1905! Il y aura bientôt 20 ans de ce'a: et sur des centaines de fonctionnaires au parlement de Régina, point n'est besoin des cinq doigts de la main pour compter ceux de notre race. Est-ce là le fait d'électeurs difficiles à contenter?

Vingt années d'attente, c'est assez long! Il semble que nous payons taxes nous aussi; il semble que nous ayons droit à une représentation proportionnelle à notre nombre, et à la quantité d'argent qui sort de nos poches pour graisser la machine gouvernementale. Le plus simple bon sens, la plus élémentaire compréhension de ses meilleurs intérêts, auraient dû

dicter au parti au pouvoir une conduite tout opposée. Pour regagner des forces, il ferait bien M. le gouvernement de méditer cette parole de S. François de Sales: "On prend plus de mouches avec une goutte de miel qu'avec un tonneau de vinaigre." blement du côté où on tire le plus fort. Puisque c'est nous c'est un pantin à cheval sur une clôture: il penche inmanquablement du côté où on tire le plus fort. Puisque c'est nous qui le tenons en équilibre, nous sommes décidés à le lui faire savoir.

C'est ce qu'ont résolu les chefs de l'A. C. F. C. Après avoir subi avec patience depuis vingt années toutes sortes d'avaries; après s'être fait traiter, comme on traite de bonnes poires, chaque fois qu'ils sont allés à Régina adresser des remontrances; après l'injustice criante dont nous souffrons dans les écoles normales de la province; après l'affront qui vient de nous être fait à Saskatoon, ils se sont dit: "La coupe est pleine."

D'ailleurs, de partout arrivaient des plaintes. Nous avons en mains des documents que le gouvernement n'aimerait pas à voir faire le tour de la presse du pays. Jusqu'ici, nous avons refusé de rien publier: nous faisons confiance au gouvernement. Mais, cette fois, plus de promesses, plus d'échappatoires: des questions fermes et claires appellent des réponses nettes et décisives.

Le gouvernement veut-il que nous lui continuions notre patronage? C'est à prendre ou à laisser.

Nous aussi nous savons voter, nous savons souffrir et nous savons nous battre.

Pierre MENARD.

2° DEPUTES ET JUGES D'AUTREFOIS

Voici deux documents qui nous en disent long sur la pénurie de moyens à laquelle se butaient autrefois les hommes qui voulaient s'instruire ou simplement se mettre en état de remplir leur devoir public. Le premier document est tiré de l'"Obscure souffrance" de Laure Conan, qui, comme l'on sait, tenait toujours l'une de ses fenêtres ouvertes sur notre histoire. Elle écrit pp. 35-36:

"(Mon père) s'assit près de moi et me parla des jours d'autrefois, de nos anciens députés qui ne recevaient pas d'indemnité et se passaient les statuts qu'ils avaient copiés pour se renseigner sur les us et coutumes parlementaires."

"Ces faits m'étaient connus. Quelques semaines avant sa mort, ma mère me donna le statut transcrit par son grand-père Prosper Lausanne. Alors le gros cahier ne me disait pas grand'chose. Maintenant c'est pour moi une précieuse relique."

"Bien des fois, j'ai feuilleté avec respect ces pages jaunies. L'écriture en est appliquée, un peu pénible. On y sent une main plus habituée à manier la charrue que la plume."

De son côté, Pierre Bédard, récemment nommé juge aux Trois-Rivières, écrivait le 21 juin 1814 à son ami John Neilson :

"Je voudrais bien avoir un livre blanc du même format que les statuts de la province ou le Dictionnaire de droit de 630 pages pour être employé à faire une table générale des ordonnances et statuts de la province, c'est-à-dire une sorte de Dictionnaire de droit pour toutes les lois particulières du pays. J'ai fait jusqu'ici une table alphabétique à la fin de chacun de mes volumes d'ordonnances et de statuts, mais il commence à y en avoir tant qu'on perd beaucoup de temps à courir de la table d'un volume à celle d'un autre; et je n'aurais pas plus de peine à mettre les tables des nouveaux statuts dans ce dictionnaire que je n'en ai de les mettre à la fin de chaque volume."

Pierre MENARD.

L' "OEUVRE DU CURE LABELLE"

par l'abbé Henri Lecompte.

L'oeuvre des tracts vient de publier une courte biographie du curé Labelle. La forte personnalité du "curé" se trouve un peu gênée en ce portrait forcément réduit. Elle se dégage pourtant avec un suffisant relief. M. l'abbé Lecompte nous paraît bien posséder son sujet. Nous faisons le voeu qu'il élargisse ce portrait jusqu'à nous faire apparaître en plein pied le grand colonisateur. L'oeuvre du curé Labelle qui a été fort discutée, a besoin de trouver son historien qui lui rende pleine justice. Et quoi que l'on pense de l'oeuvre, l'homme, le prêtre demeureront une originale et fort noble figure.

"LES ETAPES D'UN MANOIR CANADIEN"

LE CHATEAU MASSON,

par le R. P. Léo Boismenu, du Très-Saint-Sacrement.

Voici une intelligente contribution à notre histoire régionaliste. Les moeurs seigneuriales n'ont pas disparu avec le régime seigneurial. Beaucoup de familles canadiennes-françaises surent garder le grand air d'autrefois, se signalèrent dans leur région par une magnificence princière et retinrent l'art de bâtir. C'est un peu l'histoire de l'une de ces familles et surtout l'histoire de son "château" que raconte le P. Boismenu, château qui après avoir été hospice, est devenu un jувénat de communauté religieuse, comme pour glorifier la générosité d'une grande dame. Dans une description qui s'applique à être fidèle, le monographiste nous révèle les splendeurs véritables de cette maison et le souci d'art qui a présidé à la construction. C'est un plaisir de lire cette monographie et d'y retrouver une époque et des figures qui ne furent point sans grandeur ni charme.

LECTURES POUR L'HOMME INTELLIGENT

En vente à la librairie de

l'Action française

A la gloire de la terre, souvenirs d'un géologue, de Pierre Termier.....	\$1.50
Histoire et philosophie sociales, par Georges Valois.....	1.65
Promenades lyriques, par Camille Bellaigue.....	1.50
La France du Directoire, par Louis Madelin.....	0.75
Jules Lemaître, par Henri Morice.....	0.75
Les Origines religieuses du Canada, par Georges Goyau.....	0.75
La Solitaire (roman) par Jean de la Brète.....	0.75

CANADIANA

Au service de l'Eglise, (Ordres religieux et congrégations ecclésiastiques au Canada français.....	0.75
Minéraux et roches du Canada, par Pierre Fontanel, S. J.	2.00
Nos zouaves et la Sainte Vierge, par A. Francoeur, O.M.I.	0.50
Le mirage américain (l'exode vers Détroit), par Fulgence Charpentier.....	0.10

N. B. — Qu'on veuille bien se rappeler que l'Action française possède une librairie et un service de librairie très efficace. Prière d'adresser ses commandes au No 369, rue Saint-Denis, Montréal.

Livres de France

CALVET (J.)	
Manuel illustré d'Hist. de la L. franç.....	2.00
Morceaux choisis.....	2.00
DAUDET (Léon)	
L'Hécatombe I v.....	.75
Vers le Roi I v.....	.75
Molock et Minerve I v.....	.75
DAUZAT (Albert)	
La Défense de la Langue française I v.....	.75
La Langue française d'aujourd'hui I v.....	.75
La Vie du Langage.....	.75
MOREUX (abbé)	
Pour reconnaître les fleurs, I v.....	.90
Atlas de la flore, I v.....	.90
Ces volumes sont en vente à	

L'Action Française, 369, rue St-Denis, Montréal.

**Mathématiques, sciences, lettres et langues
en français et en anglais.**

Préparation aux examens. Cours classique.

Cours commercial. Leçons particulières.

RENÉ SAVOIE, I. C. et I. E.

Bachelier ès-arts et ès-sciences appliquées

238, rue Saint-Denis

Téléphone: Est 6162

MONTREAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

L'Ecole Française des Maîtres-Verriers au Canada.

.....Elle est dignement et excellemment représentée par la maison "Hobbs Manufacturing Co., Ltd", la plus importante au pays et dont les peintres verriers appartiennent tous à cette école illustre.

Vitraux historiques et mythologiques Verrières religieuses, genre mosaïque

.....sont entièrement fabriqués et peints chez nous, par nos artistes européens. Notre représentant se chargera gratuitement de vous faire un devis, sur demande.

Hobbs Manufacturing Company Limited

MA in 0583

444, rue Saint-Jacques, Montréal.

AU QUEEN'S

Vous ne coudoieriez que des gens "bien"

La clientèle de ce restaurant célèbre est en effet distingué, de bon ton..... et fine bouche, car on y mange bien et bon.

Vous y prendrez vos repas "économiquement" — 75 sous le midi et \$1.00 le soir — dans une atmosphère de paix, de luxe et de respectabilité.

Et vous comparerez ensuite.

Allez au Queen's d'abord

HOTEL QUEEN'S

Direction et administration canadiennes-françaises

2, rue Windsor - - - MONTREAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Aux propagandistes de l'Almanach de la Langue Française

REMISES IMPORTANTES

Prix Fort: 25 sous l'unité

Une douzaine.....	\$2.50	
De 50 à 99.....	.20	l'ex.
De 100 à 400.....	.19	"
De 500 à 999.....	.18	"
1000 ex. et plus.....	.16½	"

PRIMES

10. \$1.00 de nos volumes.
20. \$2.00 de nos volumes.
30. 1 abonnement à la revue.
40. 1 abonnement à la revue et un buste de Dollard, valeur de \$1.50.

ESCOMPTE

Toute commande accompagnée de son montant bénéficiera d'un escompte de 10%.

Un autre escompte de 5% sera alloué à ceux qui nous feront parvenir leur commande avant le 10 novembre 1924.

Action française

369, St-Denis,

Montréal.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

TOUJOURS EN AVANT

**THE
PRIMUS**
Noir et Vert
naturel

En paquets
seulement.



Conserves
Alimen-
taires de
Fruits
et
Légumes
PRIMUS

POUDRE A PATE
CREME DE TARTRE
GELEES EN POUDRE

“PRIMUS”

La marque “PRIMUS” est une garantie de qualité et de pureté.

L. CHAPUT, FILS & CIE, Limitée

Maison fondée
en 1842

2 à 12 rue DeBresoles, Montréal.

BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Siège Social: 7 et 9 PLACE D'ARMES, MONTREAL.

Capital autorisé.....\$5,000,000.00

Capital versé et Réserve.....\$4,500,000.00

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: L'hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, C.P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin (Ltée), président “Société d'Administration Générale”; vice-président du Crédit Foncier Franco-Canadien.

Vice-président: M. W.-F. CARSLY.

Vice-président et Directeur général: M. TANCREDE BIENVENU, administrateur “Lake of the Woods Milling Co.”, administrateur “Crédit Foncier Franco-Canadien”.

M. G.-M. BOSWORTH, président de la “Canadian Pacific Steamships Limited”.

L'hon. NEMESE GARNEAU, C.L., Québec, président Les Prévoyants du Canada.

M. EMILIE DAoust, Président de la Librairie Beauchemin, Limitée, Commissaire du Port de Montréal.

M. S.-J.-B. ROLLAND, Président de la Cie de Papier Rolland Ltée.
BUREAU DES COMMISSAIRES-CENSEURS

Président: L'hon. N. PERODEAU, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

Vice-président: M. J. AUGUSTE RICHARD, administrateur de l'Université de Montréal; président “Fashion Craft Manufacturers Limited”.

Hon. E.-L. PATENAUDE, C.P., avocat, M.P.P., administrateur de l'Alliance Nationale.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Que voulez-vous devenir...

Chimiste ? Ingénieur ? Architecte ?

Pour chacune de ces trois carrières, il n'existe à Montréal, qu'une institution canadienne-française réellement accréditée :

L'École Polytechnique de Montréal

C'est là, et là seulement, qu'on donne une formation véritablement complète et solide.

Cours lumineux, pratique, d'une doctrine approfondie et sûre, matières enseignées par des pédagogues accomplis, spécialistes "calés" !

A l'école Polytechnique, vous n'acquerrez pas cette formation hâtive, superficielle, ces connaissances mal digérées des cours "**en 6 mois, 25 leçons, succès garanti**" : Vous y prendrez, au contraire, par un travail consciencieux et persévérant, le bagage scientifique et pratique nécessaire pour faire de vous "une autorité" dans la carrière que vous aurez embrassée.

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL

M. Augustin FRIGON, directeur

Téléph. Est 3477

228, rue Saint-Denis, Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Écoles des Hautes Études Commerciales de Montréal

Préparant aux Situations supérieures du Commerce,
de l'Industrie et de la Finance.

BIBLIOTHEQUE ECONOMIQUE

MUSEE COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

Délivre les diplômes de "LICENCIE en SCIENCES COMMERCIALES", de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES et de DOCTEUR en SCIENCES COMMERCIALES".

Le diplôme de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES" donne droit à l'admission dans L'"Institut des comptables et auditeurs de la province de Québec" et dans L'"Association des comptables de Montréal" (Chartered accountant).

Des BOURSES DU GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux le soir : Comptabilité (Théorie et Pratique), Expertises comptables, Mathématiques financières, Assurances, Banque, Droit commercial, Economie politique, Langues étrangères, etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser au Directeur des Etudes.